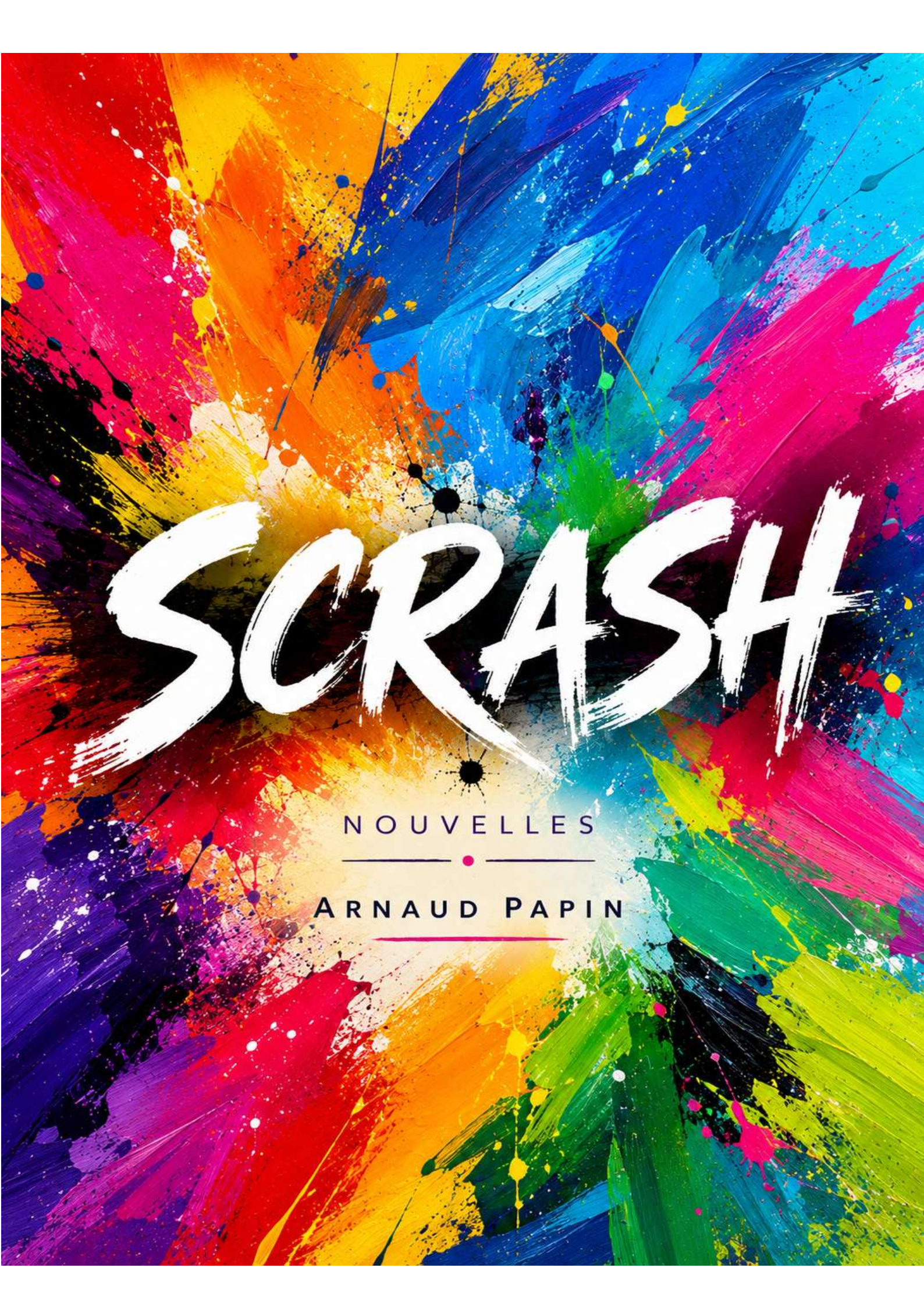




SCRASH

NOUVELLES

ARNAUD PAPIN

« Le simple fait d'errer dans le désert n'implique pas l'existence de la Terre promise. »

Paul Auster, L'invention de la solitude

SANDWICH MAISON

La plus grosse déception de la vie de Stéphan Will eut lieu bien avant son mariage.

Le 1er mai 1996, il s'était rendu à une fête de quartier avec une glacière pleine de sandwiches préparés maison. Il comptait les vendre cinq francs pièce, soit trois fois moins cher que ceux des commerçants installés à quelques mètres de lui. Son raisonnement était irréprochable : moins cher, donc plus de ventes. L'économie repose souvent sur des idées de ce genre. Il écrivit au feutre bleu le prix sur une étiquette qu'il colla avec du scotch sur la glacière.

Le soir venu, il avait écoulé trois sandwiches. Quinze francs de recette.

Il ne comprit jamais cet échec. Les chiffres étaient de son côté, la mayonnaise maison aussi. Pourtant les gens avaient préféré payer davantage ailleurs. Il chercha longtemps une explication avant de conclure que certaines catastrophes relèvent de la métaphysique.

Pendant une semaine, il resta enfermé chez lui. Il écouta le réfrigérateur ronronner comme un vieil ami et mangea le restant des sandwiches en les trouvant vraiment bons.

À vrai dire, Stéphan Will s'ennuyait profondément avant de se marier.

Sa vie n'avait été qu'une longue succession de détails du quotidien qui refusaient obstinément de devenir des événements.

Le lundi suivant, il retourna sur les lieux de la fête. Les baraques avaient disparu. Restaient quelques papiers gras, un ballon dégonflé dans un caniveau. Il resta debout plusieurs minutes à regarder le vide où s'était trouvé son stand. Il aurait voulu y découvrir une raison de l'échec, une trace, un indice, n'importe quoi. Il ne trouva que des mégots.

Il décida alors que son existence souffrait d'un problème de publicité.

Il changea de coiffure.

Personne ne s'en aperçut.

Il acheta des lunettes alors qu'il voyait parfaitement.

Le vendeur lui dit qu'elles lui donnaient un air intelligent. Au bureau (oui, il faut préciser ici que Stéphan Will travaille pour France Télécom), on lui demanda seulement s'il avait mal aux yeux.

Il se laissa pousser la moustache. Sa mère éclata de rire. Il rasa sa moustache. Personne ne lui fit aucune remarque. Il commença à soupçonner qu'il était transparent.

Pour vérifier cette hypothèse, il se coucha sur le quai du métro « Bonne nouvelle », à courte distance de la ligne jaune, en fermant les yeux très fort. Deux agents de sécurité le relevèrent par les bras avec l'efficacité polie des gens qui déplacent un vélo mal garé.

Ils ne lui demandèrent pas s'il voulait mourir. Ils lui demandèrent ses papiers.

Comme il répondit qu'il ne savait plus très bien ce qu'il faisait là, ils appelèrent les pompiers. Les pompiers appelèrent un médecin. Le médecin parla de fatigue nerveuse. La médecine du travail parla d'épuisement professionnel. L'administration parla de prévention. En moins de trois heures, Stéphan Will se retrouva hospitalisé dans un service psychiatrique sans avoir véritablement eu le temps d'avoir un avis sur la question.

Il s'y sentit presque immédiatement à sa place. Personne ne lui demandait d'être intéressant. Il prenait ses repas à heures fixes. Les couloirs sentaient le désinfectant et le café réchauffé. Les infirmières parlaient doucement, comme si la folie avait l'ouïe fragile. C'est là qu'il rencontra Claire.

Le premier jour, elle voulut repeindre les murs de sa chambre en bleu pour que les oiseaux puissent enfin entrer. Le lendemain, elle expliqua au psychiatre qu'elle allait acheter un voilier alors qu'elle ne savait pas nager. Le surlendemain, elle tenta de convaincre trois patients de partir avec elle vivre en Mongolie.

Elle riait énormément, puis elle pleurait sans prévenir.

Elle changeait d'idée toutes les cent-vingt secondes avec une constance admirable. Stéphan avait l'impression que Claire vivait dix existences pendant que lui peinait à en mener une seule.

— Avec toi, disait-elle, je me sens en sécurité.

Elle prononçait cette phrase comme un compliment. Quand elle voulait sortir à trois heures du matin pour aller distribuer des billets de banque aux pigeons, il lui préparait une tisane.

Les médecins notèrent une amélioration spectaculaire. Ils pensaient qu'elle répondait enfin au traitement. Elle était surtout tombée amoureuse de Stéphan. Et ça, ça vaut tous les médicaments du monde.

Ils s'épousèrent deux ans plus tard.

Lors des phases où elle voulait acheter une maison en Islande, ouvrir une école de trapèze ou inviter cinquante inconnus à dîner, il posait simplement sa main sur son épaule.

— On verra demain.

Le lendemain, elle avait changé d'idée.

Stéphan existait dans les yeux de sa femme plus qu'il n'avait jamais existé dans les yeux des gens.

Il continua à travailler chez France Télécom sans jamais obtenir de promotion. Ses collègues oubliaient régulièrement son anniversaire et confondaient parfois son prénom avec celui du comptable. Cela ne le blessait plus. Il savait désormais que la considération d'une seule personne suffisait à le combler.

Empêcher sa femme de courir après tous les horizons était devenu sa raison de vivre.

Bien des années plus tard, en rangeant le grenier, Claire retrouva une vieille glacière. Au fond, reposait encore l'étiquette écrite au feutre bleu :

Sandwichs maison – 5 francs.

Elle éclata de rire. Stéphan aussi. Claire la nettoya puis ils continuèrent de l'utiliser chaque fois qu'ils partaient pique-niquer.

SCRASH

C'était la campagne. Une région sèche. Sous un ciel presque blanc, la terre marron crème et jaune moutarde dessinait de faibles reliefs poussiéreux.

Un désert australien peut-être. Une contrée espagnole. L'enfer.

J'avais la gorge aride, le soleil tapait à m'en plisser les yeux. Je n'avais aucune idée de ce que je faisais là.

Brusquement, j'eus mal au bras, comme si on m'y avait enfoncé une aiguille de seringue beaucoup trop profondément.

Je pliai le bras et serrai le poing pour tenter d'amoindrir la douleur, mais elle resta insupportable. Il me fallait voir de quoi il en retournait. Si c'était une bestiole, ce devait être un satané moustique.

Je dépliai alors le bras. Ce que je découvris me fit halluciner aussitôt.

Un bout de ma chair s'était dressé en une sorte de pyramide conchoïdale. Plantée au milieu de mon avant-bras, l'excroissance devait mesurer trois bons centimètres. J'approchai les yeux de ce bidule, dégoûté d'avoir chopé ça. C'était apparu si vite. Je voulus le scruter de plus près et dus me courber. Une petite griffure fendait son sommet. La marque d'un dard ?

J'y glissai mon doigt, mais seul je n'arrivai à rien. Quelqu'un vint m'aider. Une fille. Une inconnue qui tombait bien. Avec ses doigts fins, elle écarta la fissure afin de distinguer l'intérieur de la blessure. Cela ressemblait à un cratère de volcan miniature. Je redoutai un instant que de la lave s'en écoule, ou mon sang, ou du pus, ou je ne sais quoi. Mais rien ne sortit.

L'intérieur était d'un rouge vif. Les parois, d'un rouge cramoisi plus sombre. Tout au fond, impossible de le manquer, il y avait un minuscule point noir.

Une écharde. Rien de grave. Je respirai enfin.

Quand je relevai la tête, la fille avait disparu.

Je passai l'index dans le cratère et entrepris d'extirper ce qui me semblait n'être rien d'autre qu'une ridicule écharde. En pinçant son extrémité entre deux ongles, je tirai.

J'extirpai délicatement la chose, d'un geste lent et précis. Ce n'était pas une écharde mais un moucheron, les ailes écrasées et collées sous mes ongles. Je le fis disparaître d'une pichenette.

En regardant de nouveau au fond du cratère, j'aperçus un autre point noir. Je glissai deux doigts dans la fente et le pinçai délicatement pour pouvoir extraire le deuxième moucheron. Puis un troisième. Puis un quatrième.

À chaque extraction, un autre point noir apparaissait exactement au même endroit, comme si le trou refusait de se vider. J'en retirai une bonne douzaine avant d'en rencontrer un différent.

Celui-ci me résista un long moment. Je tirai plusieurs fois sans parvenir à le faire bouger. Une douleur remonta lentement dans tout mon bras, avec l'impression que quelque chose puisait en moi et m'aspirait de l'intérieur.

Je dus m'arrêter pour ne pas vomir. Je repris pourtant. Cette fois, je pinçai aussi fermement que possible. Quand je sentis que la chose ne pouvait plus m'échapper, je tirai d'un coup sec. Elle céda. Mais la chose était beaucoup trop grosse pour l'ouverture. Je dus la faire glisser lentement, millimètre après millimètre, tandis que la chair s'écartait autour d'elle. Lorsque la chose fut enfin sortie, l'excroissance se dégonfla presque aussitôt.

Je baissai les yeux vers ce que je tenais entre les doigts. Ce n'était plus un moucheron. C'était une énorme mouche d'un bleu métallique, les yeux noirs, humides, pareils à des perles.

Je voulus la jeter. Elle resta collée à mon doigt. Je secouai la main mais elle ne bougea pas. Je la sentais vivante. Je fermai les yeux un instant. Quand je les rouvris, elle était toujours là.

Puis ses pattes se replièrent. Son corps vacilla à peine avant de se détacher de mon doigt. Je la regardai tomber. Elle s'écrasa sur le parquet dans un bruit presque imperceptible et demeura immobile un moment, avant de se déplier de nouveau, et de reprendre son envol comme si rien ne s'était passé.

J'étais sauvé. Du moins le crus-je. En baissant les yeux sur mon bras pour constater les dégâts, je découvris que la piqûre avait déjà cicatrisé. Il n'en restait aucune trace. À ceci près que mon bras n'avait plus rien d'un bras. La peau s'était rétractée contre l'os. Les veines violettes dessinaient des reliefs sous cette mince pellicule translucide. Toute la chair avait disparu. Je pouvais suivre du regard chacun de mes tendons comme s'ils appartenaient au squelette d'un autre.

Je voulus partir. À peine cette pensée me traversa-t-elle que le paysage changea. Je me retrouvai dans une salle rectangulaire aux murs d'un blanc sale. Une longue table occupait presque tout l'espace. Autour, des femmes âgées étaient assises si près les unes des autres qu'elles semblaient toutes reliées.

Je me mis à raconter ce qui venait de m'arriver. Elles m'écoutèrent sans manifester la moindre surprise. Puis l'une d'elles leva lentement son avant-bras. Une autre fit le même geste. Puis une troisième. Leurs peaux étaient collées à leurs os comme du papier humide. Les veines couraient sous la surface de leur peau en reliefs bleuâtres. Elles observaient mon effroi avec une douceur presque maternelle.

— Ça passe.

Une autre acquiesça.

— Ça passe toujours.

Une troisième esquissa un sourire.

— Regarde-nous.

Je regardai. Aucune d'elles ne semblait souffrir. Je baissai les yeux vers mon propre bras. Sous ma peau transparente, un minuscule point noir était réapparu.

Toc. Toc.

— C'est qui ?

— C'est moi, tu dors ou quoi ? C'est à toi dans quarante-cinq minutes.

J'ouvris les yeux.

Le plafond de la caravane.

Le bruit sourd du groupe électrogène.

L'odeur du café.

Je portai aussitôt la main à mon avant-bras. Ma peau était intacte. Je l'examinai longuement. Ni excroissance, ni fente, ni point noir. Rien. J'inspirai profondément.

— Ouais... J'arrive.

Je m'assis sur le bord du lit.

Une nausée persistait, tenace, comme si mon corps refusait encore de croire à son réveil. Je passai une main sur mon visage et regardai autour de moi. Mon costume était suspendu près de la fenêtre. Je le fixai quelques secondes avant d'entreprendre de me lever.

Ça faisait un bien fou d'entendre sa voix au réveil. Depuis quelque temps, Lola était la seule personne avec qui je me sentais vraiment à ma place. Nous pouvions parler des heures de tout et de rien sans jamais avoir l'impression de nous justifier.

Quand je lui ouvris, elle avait déjà revêtu son costume de trapéziste. Seuls ses cheveux restaient à discipliner. Elle venait presque toujours finir de se préparer dans ma caravane avant le spectacle. C'était devenu notre rituel. Elle fit pénétrer dans mon antre solitaire une bouffée d'air frais. Nous échangeâmes un sourire.

Pendant qu'elle s'installait devant le miroir, je partis me doucher. Dans la cabine exigüe, j'entendais le léger froissement de ses mouvements et

reconnaissais son parfum avant même de la revoir. Sa présence suffisait à rendre mon chez-moi moins étroit.

Quand je revins, je la trouvai allongée sur le lit. Les yeux fermés. Sa tête débordait dans le vide, à quelques centimètres du vase de jade posé sur la table de chevet. Je me précipitai.

— Hé ! Lola ! Bouge pas.

Je glissai un bras derrière ses épaules pour la redresser avant que le vase ne bascule. Elle entrouvrit les yeux.

— Tu dramatises toujours.

— Et toi, jamais assez.

Elle se redressa en souriant tandis que je remettais machinalement le vase bien au centre de la table. Il contenait un bouquet qu'une petite fille m'avait offert plusieurs semaines auparavant à la fin d'un numéro. Les fleurs étaient sèches depuis longtemps, mais je ne m'étais pas encore résolu à les jeter.

Au-dehors, la musique d'ouverture venait de commencer.

Le public s'installait sous le chapiteau.

Comme chaque soir.

Elle papillonna des paupières tandis que je continuais à la redresser. Quand nos visages se retrouvèrent tout près l'un de l'autre, elle entrouvrit les lèvres. Une fraction de seconde. Je compris qu'elle allait m'embrasser. Par réflexe, je reculai. Mon coude heurta le vase qui vacilla puis bascula.

Scrash.

Nous restâmes immobiles à regarder les éclats de jade répandus sur le sol.

Les fleurs séchées avaient roulé jusqu'au pied du lit.

Lola baissa les yeux.

— Pardon... J'ai cru que...

Elle ne termina pas sa phrase.

Je ramassai une tige froissée entre deux doigts.

— C’est rien.

Mais c’en était beaucoup. Je tenais à ce vase sans avoir jamais vraiment su pourquoi. Peut-être parce que certains objets se souviennent à notre place.

Lola s’agenouilla près de moi pour m’aider à ramasser les morceaux. Nos mains se frôlèrent. Cette fois, aucun de nous ne bougea.

— Allez. Je te maquille.

Elle avait raison. Il était grand temps d’endosser mon masque.

Lola me maquille et je ne sens pas la porosité des crayons. Les couleurs se posent sur moi, une à une, et mon visage se masque peu à peu. Bientôt ne reste plus dans la glace que la vérité de mon regard. Tout le reste est faux et ne m’appartient pas.

Ce soir-là pourtant, mes pensées ne sont plus les mêmes. Je la regarde évoluer autour de moi, passant derrière mon dos pour attraper un pinceau, revenant corriger un trait, s’éloignant d’un pas pour juger son travail avant de s’approcher de nouveau. Elle semble toujours en mouvement. Je suis chacun de ses gestes dans le miroir.

Le vase brisé git encore dans un coin de la caravane, ses morceaux soigneusement rassemblés sur une serviette. Les fleurs séchées attendent à côté.

Lola pose une dernière touche de noir au bout de mon nez puis elle recule.

— Voilà.

Je me regarde dans la glace.

Le clown est prêt.

Depuis le vase, quelque chose s’est déplacé entre nous. Nous faisons comme si de rien n’était, mais nos silences ne tombent plus au même endroit. Ils ont pris du poids.

Je pourrais contempler mon reflet. C'est pourtant elle que je regarde. Ses mains tiennent encore le pinceau. Une mèche lui barre le front. Elle la chasse d'un souffle sans quitter mon visage. Je pense au baiser qui n'a pas eu lieu.

Je regrette qu'il n'ait pas eu lieu. Pour la première fois depuis longtemps, le spectacle m'importe moins que ce qui se passera après.

— Ça va être à toi.

Je hoche la tête. Elle ramasse sa boîte de maquillage. Je me lève.

Mes yeux retombent sur le vase brisé. Les brisures rangées sur la serviette espèrent encore retrouver leur place.

Je passe devant eux sans m'arrêter. Le passé ne m'importe plus.

Commencer mon numéro par un morceau de saxophone n'était pas mon idée. C'était celle de Cosmos, le dompteur de lions, qui avait lancé ça un soir, et toute la troupe avait suivi. Je n'avais pas réussi à lutter contre l'unanimité.

La salle est plongée dans le noir. Je porte le saxophone à mes lèvres. Les premières notes s'élèvent et se répandent sous la toile du chapiteau. Pendant trois minutes, je joue seul. Peu à peu, les lumières s'allument. D'abord un halo violet sur l'instrument. Puis, au-dessus de moi, des étoiles apparaissent une à une jusqu'à dessiner une immense clé de sol argentée.

À la dernière note, tout s'éteint. Ne reste qu'un cercle de lumière autour de mon visage blanc.

— Y a quelqu'un ?

Cette question posée sur une tonalité nasale faisait toujours son effet. Les rires éclataient aussitôt. Je retrouvai mes chutes, mes maladresses, mes silences étudiés, mes tours qui ne trompaient personne et faisaient pourtant leur effet.

Les enfants riaient avant les parents. Les parents riaient en regardant leurs enfants rire.

Ce soir-là, quand je quittai la piste, les applaudissements me suivirent jusqu'au rideau. Le patron me tapa sur la nuque.

— Bien joué.

Il avait l'air content. Je n'eus pas le temps d'y penser davantage. La voix de Bernard, le fil conducteur du spectacle, résonna dans les haut-parleurs.

— Mesdames et messieurs... le couple le plus vertigineux de la planète... Lola et Éric... les trapézistes sans filet !

Comme chaque soir, je me glissai derrière le rideau avec le reste de la troupe. Personne ne manquait jamais leur numéro. Le silence tombait toujours quelques secondes avant leur entrée. Puis les balançoires se mettaient en mouvement. Ils apparaissaient chacun de leur côté, suspendus dans le vide, parfaitement accordés. Même après des dizaines de représentations, la voir s'élancer dans le vide me coupait le souffle.

Je suivais chacun de ses mouvements. Ses jambes dessinaient dans l'air des courbes que je connaissais par cœur. Son corps semblait oublier le poids, n'obéir qu'à une musique intérieure dont elle seule possédait le rythme. Je ne regardais son partenaire qu'au moment où leurs mains se rejoignaient et où, suspendue à ses bras, elle semblait voler.

Quelques minutes plus tôt, j'avais repoussé ses lèvres. Pourquoi ne l'avais-je pas embrassée alors que j'en mourais d'envie ? La peur, sans doute. Je me promis que la prochaine fois, je ne reculerai pas.

Comme si cette seule pensée avait suffi à dérégler le monde, je la vis manquer la barre du trapèze. Elle resta suspendue une fraction de seconde puis son corps bascula dans le vide.

Comme une mouche bleue.

Scrash.

J'ai l'impression de tomber avec elle.

Mon dos se glace. Mes yeux restent accrochés à la voûte du chapiteau sans parvenir à redescendre. Les cordages, les poutres, les échelles semblent appartenir à un autre monde. Autour de moi, des cris éclatent.

Je ne bouge pas.

Je vois des silhouettes courir. Quelqu'un me heurte l'épaule. Ça me fait l'effet d'un réveil, je me mets à courir moi aussi. Chacun de mes pas paraît irréel, comme si le monde entier se dérobaît sous mes pieds. Le public n'existe plus. Le chapiteau non plus. Il n'y a plus que cette masse immobile au centre de la piste et l'idée absurde qu'elle va se relever.

Elle va se relever.

Elle va se relever.

Elle va se relever.

À genoux devant elle, je hurle son prénom.

Le clown blanc, celui qui n'a pas d'effroi, vient de disparaître. Celui qui ne pleure habituellement que lorsqu'il se met à rire trop fort sanglote maintenant aux yeux de tous. Le cirque est tombé de son socle de rêve en même temps qu'elle, j'entends des sanglots de toutes parts. Les plus armés de sang-froid organisent la sortie des spectateurs.

Je ne me souviens pas avoir déjà été aussi étourdi. Je gare la voiture en dérapant sur le parking. Devant moi, l'immense porte vitrée. Au-dessus, des néons rouges U.R.G.E.N.C.E.S. indiquent que je suis au bon endroit.

Je veux seulement qu'elle vive.

Je regrette de n'avoir pu monter avec elle dans l'ambulance. Éric a pris la place et j'ai jugé bon de laisser faire. Après tout, personne n'avait capté notre complicité puisqu'elle s'est toujours opérée en coulisses.

Je regrette de ne pas avoir pu lui tenir la main. J'ai la naïveté de croire que ça aurait changé quelque chose.

Je souffre pour elle.

Je souffre aussi pour ce baiser qui n'aura peut-être jamais lieu.

Cette pensée me fait honte.

Aux urgences, on m'envoie patienter. Derrière la vitre de l'accueil, une infirmière m'explique que Lola est en réanimation et que personne ne peut la voir.

— Je voudrais seulement rester quelques minutes avec elle.

— Ce n'est pas possible, monsieur.

— Même sans lui parler.

— Ce n'est pas possible.

Je ne demande pas grand-chose. J'aimerais lui tenir la main. Être là quand elle ouvrira les yeux ou quand elle ne les ouvrira pas.

— Revenez demain matin.

Demain.

Le mot me paraît absurde.

Comme si le monde avait encore l'intention de continuer.

Je n'insiste pas. Elle applique simplement les règles, c'est son job. Elle n'y dérogera pas. Normal. Je sors.

La porte automatique se referme derrière moi.

Mais parce que partir maintenant reviendrait à accepter un lendemain plus morne que jamais, je reviens sur mes pas. L'infirmière est toujours derrière son comptoir, les yeux rivés sur son écran. J'attends qu'elle s'absente de nouveau, mais les minutes passent et elle ne quitte pas son poste. Je finis par m'asseoir sur un strapontin à côté d'un mur. Je vois ma tronche dans un miroir. Le maquillage a coulé. Il n'en reste que quelques traces blanches au creux des rides et une ligne noire au bord d'une paupière. Je n'ai pas envie de m'attarder sur celui que je suis. J'aurais aimé être toi et que tu sois à ma place Lola, à ce moment-là. Mes yeux tombent alors sur un éclat de peinture. Je passe l'ongle

dessous. Il vient facilement. Alors j'en retire un autre puis un autre, encore et encore.

Bientôt, je gratte le mur avec une application absurde, comme si j'allais découvrir quelque chose derrière cette mince pellicule blanche. Le gris apparaît. Une nouvelle couche s'effrite. Puis une autre encore. Je pourrais démonter l'hôpital, petit bout par petit bout, pour t'en libérer.

— Monsieur !

Je relève brusquement la tête.

Personne ne m'a appelé.

Je viens simplement d'imaginer sa voix.

Quand je regarde de nouveau vers l'accueil, l'infirmière n'est plus là.

Je me lève aussitôt.

Je contourne le comptoir. Un registre est resté ouvert. Mes doigts n'hésitent pas à tourner les pages à la recherche de son nom.

Je le trouve. Chambre 23. Je ne risque pas de l'oublier. C'est le jour de son anniversaire. Dans trois semaines, elle aura vingt-quatre ans.

Pour la première fois depuis sa chute, j'ai le sentiment d'avancer vers elle.

J'entre dans sa chambre avec une certitude. Je suis amoureux. Je le suis depuis le premier jour. Je me revois assis parmi les spectateurs avant même d'avoir rejoint la troupe. J'étais venu assister au spectacle parce que le Boss venait de m'engager. Je voulais découvrir ceux qui allaient devenir mes compagnons de route. Puis elle est apparue, suspendue dans le vide, j'ai pensé à la fée clochette. Elle avait le pouvoir de voler. Moi de la contempler.

Je l'avais d'abord crue mariée à Éric. Ils se rattrapaient avec une telle confiance que je leur inventais une vie commune. Plus tard, j'appris qu'il était gay. Avant même de le savoir, j'ai rangé mon attirance dans un coin de ma tête. Nous deviendrions amis. Je m'en contenterais.

Et c'est ce qui s'est passé jusqu'à cette journée cauchemardesque. J'avais cru me réveiller. Je n'étais peut-être jamais sorti de mon rêve.

De la revoir fut comme l'écoulement soudain d'un vent d'espoir dans mon esprit.

Elle dort. C'est tout, elle va se réveiller. Son esprit s'est absenté le temps de se remettre de sa chute. Il va réapparaître. Je m'approche du lit sans bruit, comme si le moindre son risquait de l'éloigner davantage. Son visage est paisible. Trop paisible.

Je m'assieds près d'elle sur une chaise bancale. Je glisse une mèche de cheveux derrière son oreille puis laisse ma main s'attarder. Je les caresse lentement, avec l'impression absurde que mes doigts peuvent lui raconter ce que les mots ne parviennent pas à dire.

Je ferme les yeux moi aussi, tente de la rejoindre par la pensée.

Je nous imagine ailleurs. Sur une plage où le sable serait rouge et noir. Dans une caravane plus récente et spacieuse que la mienne. À refaire le monde autour d'un café froid. Je la vois repeindre les murs en bleu pour que les oiseaux puissent entrer.

Je m'applique à fabriquer ces images comme si elles pouvaient traverser son sommeil. Comme si un avenir commun pouvait lui donner envie de revenir.

Je lui transmets tout ce que je peux, en posant ma main sur la sienne, un peu de ma chaleur, un peu de ma vie, mon regret de ne pas l'avoir embrassée quand elle l'a souhaité, cette certitude que je ne prendrai plus jamais la fuite.

Alors je me penche vers elle. Très doucement. Et, pour la première fois depuis que je la connais, je dépose mes lèvres sur son front.

— Reviens, Lola.

Je n'ai rien d'autre à lui offrir que cette promesse silencieuse : si elle ouvre les yeux, je serai là.

Je suis resté longtemps près de toi. À te parler sans savoir si tu m'entendais. Je t'ai raconté des souvenirs qui n'existaient pas encore. Je nous ai même inventé des disputes, parce qu'il faut bien se réconcilier de temps en temps.

Je voulais que tu oublies ta chute.

Je voulais qu'à la place tu te souviennes de tout ce qui allait nous arriver...

Je répétais ces images inlassablement, comme un comédien apprend son texte avant de monter sur scène. Je les faisais passer de ma tête à la tienne par l'intermédiaire de ma main, persuadé qu'il suffisait d'aimer assez fort pour que les désirs passent de moi à toi comme un courant électrique.

Par moments, il me semblait sentir tes doigts frémir. Je ne savais plus si c'était toi qui revenais... ou mon espoir qui hallucinait.

Je te parlais de ce baiser que j'avais eu la bêtise de refuser et que je comptais bien te rendre avec les intérêts.

J'ai compris que tu m'entendais quand ton silence ne m'a plus fait froid dans le dos.

Trois jours plus tard, tu as ouvert les yeux. Tu n'as reconnu personne tout de suite. Il t'a fallu quelques jours pour que la brume du traumatisme crânien se dissipe et que tu retrouves mon prénom.

Tu m'as embrassé dès que les perfusions ont quitté ton bras.

Tu n'as jamais remarché.

J'ai vendu ma caravane.

Nous nous disputons pour des bêtises.

Parfois, le soir, ta main vient chercher la mienne pour la poser sur ton ventre, et je fais de la télépathie avec notre futur enfant.

Nous allons repeindre les murs de sa chambre en bleu et y dessiner des oiseaux, la fée clochette et Peter Pan.

PROJECTION

Le soleil a choisi de rester derrière les nuages ce matin-là. Une masse de vapeur grise flotte au-dessus de la ville comme si le ciel lui-même hésitait à commencer la journée.

Je n'ai aucune envie de quitter mon lit. Je regarde le plafond en laissant s'éteindre la dernière bougie qui a veillé sur ma nuit. Lorsqu'elle rend son dernier souffle, une lumière pâle s'infiltré entre les volets mal fermés et vient prendre sa place. Je reste encore de longues minutes, immobile.

À la fin du mois, mon bail prendrait fin. Quitter cet appartement me rend anxieux. J'y suis si bien que j'ai parfois le sentiment d'en faire partie. Les murs ont fini par prendre mon odeur, les dalles connaissent la cadence de mes pas et chaque fenêtre semble savoir à quelle heure je viens m'y accouder. J'ai fini par croire que cet appartement m'appartenait autant que je lui appartenais. Mais il faut savoir tourner les pages avant qu'elles ne se collent entre elles.

Mon appartement se trouve au premier étage. Je rêve d'habiter plus haut. Très haut. Sous les toits, là où les terrasses tutoient le ciel et où les voisins ne peuvent pas regarder chez vous.

Je me lève. Une douche rapide, et je rejoins le Café Riche sur la place de la Comédie. On me sert un café brûlant et deux croissants déjà ramollis. Je feuilleté le journal jusqu'aux petites annonces. Je ne cherche pas seulement un logement. Je cherche un endroit capable d'accueillir la personne que j'espère devenir.

Après quelques appels, trois visites remplissent mon après-midi.

La première visite n'ayant lieu qu'à quatorze heures trente, je décide d'aller me recoucher un peu. Il est des jours où l'on aimerait posséder une fonction *vider la corbeille* dans son cerveau. Pouvoir faire le ménage dans sa caboche, passer l'aspirateur entre deux souvenirs, ouvrir les fenêtres pour laisser s'échapper les pensées qui tournent en rond depuis des semaines.

Certaines pensées habitent ma tête et refusent d'en déménager. La seule façon de ne plus les entendre reste le sommeil.

Lorsque j'ouvre les yeux, il est presque dix-sept heures. J'ai raté la visite de quatorze-heures trente. Quelques secondes me sont nécessaires pour accepter cette réalité. Je fixe les chiffres du réveil comme s'ils avaient pu se tromper. Puis je bondis jusqu'à la salle de bains. Dans le miroir, je découvre un visage chiffonné qui semble avoir dormi plusieurs années. Un peu d'eau glacée suffit à le convaincre de redevenir fréquentable. Je m'habille à la hâte et quitte l'immeuble. La deuxième visite est fixée dans moins d'une demi-heure. Dehors, la ville bourdonne déjà depuis longtemps sans m'avoir attendu.

Les voitures se croisent, les piétons se frôlent, les feux tricolores tentent d'imposer un ordre auquel personne ne paraît croire. Chacun avance avec la certitude d'être le personnage principal d'une histoire dont les autres ne sont que des silhouettes. Je marche vite, mais mon regard, lui, prend son temps. Il transforme tout ce qu'il rencontre. Ce passant devient un professeur de philosophie en mal d'amour, cette vieille dame cache forcément une fortune sous son matelas, ce couple qui se dispute devant une pharmacie est probablement en train de mettre fin à vingt années de mensonges. Je ne connais personne et pourtant je complète sans cesse les biographies des inconnus. J'ai longtemps cru que c'était de l'imagination. Aujourd'hui, je me demande si ce n'est pas une manière de ne jamais regarder les gens tels qu'ils sont. Peut-être n'ai-je jamais regardé les gens autrement qu'à travers mon imagination.

Je suis toujours surpris par la quantité de vies qui me frôlent sans jamais s'arrêter. Nous nous croisons sur quelques mètres de trottoir, échangeons parfois un regard, puis chacun disparaît dans sa propre histoire. Pourtant, j'ai la conviction étrange que je pourrais m'entendre avec beaucoup de ces inconnus. Peut-être même les aimer. Mais le fonctionnement de notre société nous condamne souvent à rester des silhouettes les uns pour les autres.

Il m'arrive de ralentir dans l'espoir absurde que quelqu'un m'adresse la parole. Une vieille dame qui promène son chien, un étudiant qui fume devant la faculté, un homme qui attend son bus avec un bouquet de fleurs à la main. Je leur invente déjà une existence avant même d'avoir entendu le son de leur voix. Je les imagine drôles, cultivés, malheureux ou follement amoureux selon leur manière de marcher ou de tenir un sac plastique.

Lorsque j'arrive enfin devant l'immeuble de la deuxième visite, je m'arrête quelques instants sur le trottoir. Une fenêtre ouverte laisse s'échapper un éclat de rire. Plus haut, quelqu'un répète inlassablement les mêmes accords au piano. Une odeur d'ail et d'oignons frits descend jusqu'à la rue.

Je n'ai pas encore vu l'appartement mais le quartier me séduit. Les façades portent les cicatrices de plusieurs générations de locataires, les interphones ont perdu leurs étiquettes, les boîtes aux lettres débordent de prospectus et les crépis s'effritent comme si les immeubles eux-mêmes vieillissaient sans chercher à le cacher. Rien n'est vraiment droit, les tuiles sont de traviole, rien n'est vraiment propre, et pourtant tout semble vivant depuis deux siècles.

J'appuie sur la sonnette de l'interphone avec une impatience difficile à dissimuler. On m'ouvre. Je sais que l'appartement se trouve au quatrième étage. Je gravis les marches deux par deux.

La cage d'escalier est sale. Elle sent vaguement l'urine, sans jamais sombrer dans l'insupportable. Les murs s'effritent par endroits, laissant apparaître sous la peinture des plaques de plâtre comme des coups de marteau mal rebouchés. Les boîtes aux lettres sont cabossées.

Je souris. Je crois que j'aurais été déçu si tout avait été impeccable. À mesure que je monte, l'escalier en colimaçon se resserre. Arrivé au dernier virage, une pensée absurde me traverse : mon réfrigérateur ne passera jamais par là. Je m'arrête une seconde. Puis je décide que ce n'est pas un problème. Ce sera l'occasion de m'en débarrasser. En réalité, je suis déjà en train de négocier avec un appartement que je n'ai pas encore visité.

Il n'y a qu'une seule porte au quatrième étage, elle est entrouverte.

— Entrez, je vous en prie. Je quitte l'appartement à la fin du mois, alors c'est moi qui fais les visites pour le propriétaire. Ça va me faire drôle de partir. J'y ai vécu quatre ans.

Pendant quelques secondes, toutes mes pensées convergent vers la femme qui se tient devant moi. J'en reste pantois. Mon cœur décide, avant moi, d'accélérer. Son visage semble porter une mélancolie ancienne, comme si quelqu'un y avait laissé une empreinte invisible. Elle est pieds nus. Ses manches sont remontées jusqu'aux coudes et le dernier bouton de sa chemise est resté ouvert sans que cela ressemble à une invitation. C'est plutôt une distraction, un détail qu'elle-même ignore peut-être. Je baisse aussitôt les

yeux. Pas par timidité, mais pour retenir mon imagination capable de s'emballer sans commune mesure.

Elle sourit. Je dois rougir, et c'est ça qui la fait sourire.

Avant même qu'elle ne reprenne la parole, je commence à lui inventer des blessures et un goût pour les voyages. Elle me tend la main. Je la serre avec une prudence ridicule, comme si un geste trop brusque risquait de dissiper l'instant. Sa poignée est brève. Elle me souhaite la bienvenue avec une politesse qui n'a rien de particulier et pourtant j'y entends déjà une douceur que rien ne prouve.

Je me méfie de moi-même. Je sais combien mon imagination aime combler les silences. Elle commence la visite sans cérémonie.

— Dans le couloir, il y a un grand placard. Je m'en sers comme penderie, mais chacun en fait ce qu'il veut.

Je hoche la tête avec un sérieux excessif, comme si elle venait de me révéler un secret de famille. En réalité, je ne regarde déjà plus le placard. Je nous imagine y cacher les valises après un voyage, les manteaux d'hiver au retour du printemps ou les cadeaux de Noël avant qu'ils ne soient ouverts.

Elle poursuit. Sa voix possède une énergie calme, une façon de rendre importants les détails les plus insignifiants. Elle pourrait me décrire un compteur électrique ou une évacuation d'eau que je l'écouterais avec la même attention. Je m'efforce pourtant de rester raisonnable. Je refuse d'inventer trop vite.

Alors je regarde l'appartement. La salle de bains est petite. Le carrelage bleu contraste avec des murs vert pâle qui n'ont sans doute jamais été repeints. Dans ma tête ils le sont déjà. Elle s'en excuse. Moi, je trouve que tout est à sa place puisque je vois déjà ce que ça va devenir. Je me surprends même à penser que je n'y changerais rien. Ce n'est pas l'appartement qui me séduit. C'est la vie que je suis déjà en train d'y installer. Quelque chose en moi emménage déjà. Je me demande où je placerais ma bibliothèque. Je décide que le canapé regarderait les toits plutôt que la télévision. J'imagine des amis accoudés à la terrasse les soirs d'été, des bouteilles vides oubliées sur une table en fer forgé, des plantes grimpant le long bar qui sépare la cuisine du salon.

Pendant qu'elle me montre les pièces, je ne visite plus vraiment l'appartement. Je visite les années que je pourrais y passer. Elle parle. Je l'écoute à peine. Elle évoque la surface, les charges, l'isolation, la plomberie, mais sa voix finit par se mêler au décor comme une musique d'ambiance. Mon esprit est déjà occupé ailleurs. Je nous vois préparer un dîner improvisé, rire pour une casserole oubliée sur le feu, ouvrir les fenêtres au premier orage de septembre et nous disputer gentiment pour savoir où accrocher un tableau.

À cet instant précis, je ne cherche plus un appartement. Je cherche une existence dans laquelle cette femme aurait naturellement trouvé sa place. Le plus inquiétant, c'est qu'elle n'a encore rien fait pour mériter ce rôle.

Nous arrivons dans la pièce principale. Elle ne dit mot. Comme si elle avait compris qu'un appartement avait parfois besoin de quelques secondes de silence pour se présenter lui-même. Je fais lentement le tour du salon. Un canapé occupe tout un pan de mur. Une lampe aux formes improbables semble sortie d'une autre époque. Des affiches colorées recouvrent les cloisons, un bureau disparaît sous des papiers griffonnés et un tapis oriental réchauffe le parquet fatigué. Pris séparément, aucun de ces objets n'aurait trouvé grâce à mes yeux. Ensemble, ils composent un lieu cohérent. Je ne saurais pas expliquer pourquoi. Il règne ici un désordre soigneusement apprivoisé, celui d'une personne qui vit sans jamais chercher à impressionner qui que ce soit.

Je m'arrête devant une fenêtre donnant sur la cour intérieure. Des cordes à linge traversent le vide d'un immeuble à l'autre. Des chemises sèchent à côté de draps blancs, une paire de chaussettes danse dans le vent.

— Ce n'est pas très romantique, dit-elle en haussant les épaules.

Je secoue doucement la tête.

— Au contraire.

Elle me regarde quelques secondes, surprise. Puis elle sourit. Et je vois le premier sourire qui ne semble plus appartenir à la locataire faisant visiter son appartement, mais simplement à la jeune femme à qui je plais.

Nous empruntons ensuite l'escalier qui mène à la mezzanine. Elle passe devant moi. Je fais de mon mieux pour regarder les marches. Je n'ai aucune envie que le premier souvenir que je garderai d'elle soit celui d'un corps. J'aimerais me rappeler sa façon de sourire lorsqu'elle croit que personne ne

la regarde, ou cette légère hésitation avant chacune de ses phrases, comme si elle vérifiait qu'elles méritaient vraiment d'être prononcées.

Arrivés en haut, un lit occupe presque tout l'espace. Les draps sont défaits, un livre repose encore ouvert sur l'oreiller et une chaussette solitaire dépasse du dessous de la couette. Elle s'excuse machinalement pour le désordre.

Je n'écoute déjà plus. Pour la première fois depuis le début de la visite, elle cesse d'être la locataire d'un appartement pour redevenir quelqu'un qui dort, qui rêve, qui lit avant de s'endormir et qui oublie parfois de ranger sa chambre. Cette idée me bouleverse plus que sa beauté.

Je détourne presque aussitôt les yeux. Je refuse que mon imagination franchisse cette frontière-là. Je m'approche de la grande baie vitrée. Et là, je cesse définitivement d'être raisonnable. La terrasse domine les toits de la ville. Les cheminées découpent l'horizon, un chat traverse les gouttières avec l'assurance des funambules et le soleil, enfin sorti de derrière les nuages, vient accrocher les tuiles comme s'il les vernissait une à une. Je n'ai plus aucun doute. Je veux vivre ici.

Je me retourne pour partager mon enthousiasme. Elle me regarde déjà. Nos regards se croisent une seconde de trop. Je suis persuadé qu'elle pense exactement la même chose que moi. Qu'elle regrette déjà de quitter cet appartement. Une idée absurde s'impose alors avec une évidence désarmante : elle pourrait finalement décider de rester, et nous pourrions apprendre à partager cet endroit comme si nous nous y étions toujours attendus. Alors seulement, je remarque un détail que je n'avais pas vraiment voulu voir jusque-là. Ses yeux possèdent une forme légèrement différente, ses cheveux sont d'un noir profond, presque bleuté sous la lumière, et son visage porte quelque chose qui me pousse à lui demander :

— Vous êtes japonaise ?

Elle laisse échapper un petit rire.

— À moitié seulement.

— Ah bon ?

— Ma mère est née à Kyoto.

Je ne connais presque rien du Japon, mais je me surprends déjà à imaginer des voyages que nous pourrions envisager pour visiter ses terres d'origine. Elle ne fait qu'ajouter une pièce supplémentaire à la réalité que je m'invente. Kyoto devient soudain un lieu où je suis persuadé de finir par mettre les pieds un jour.

Nous redescendons dans le salon. Je reste longtemps immobile devant la terrasse. La perfection du lieu ne tient pas à ses dimensions ni à son exposition. Elle réside dans cette étrange sensation d'être au-dessus du monde sans jamais l'avoir quitté. Aucun immeuble ne vient voler l'horizon. Rien que des tuiles, des cheminées, des gouttières, des antennes de télévision et sans doute des dizaines de chats, puisque j'en vois déjà apparaître un autre qui se lance dans un numéro d'acrobate d'un toit à l'autre comme s'il connaissait le chemin depuis toujours.

— Ça vous plaît ?

Je me retourne. Je ne trouve rien de plus intelligent à répondre qu'un sourire démesuré accompagné d'un hochement de tête. Je dois avoir l'air parfaitement ridicule.

— Alors je crois que vous allez le prendre.

— Vous allez partir quand ?

Elle baisse les yeux une fraction de seconde.

— Je quitte Montpellier à la fin du mois.

Puis, comme si elle avait besoin de justifier cette décision autant auprès d'elle-même qu'auprès de moi, elle ajoute dans un souffle :

— Avec tellement de regret... Si seulement j'avais le choix, je resterais, mais...

Sa phrase s'arrête là. Elle relève aussitôt la tête avec un sourire qui fait semblant de n'avoir rien laissé paraître. Pour moi, ces quelques mots dépassent largement une simple confiance. Ils résonnent comme un aveu. Pendant un instant, je m'imagine déjà capable de changer le cours des choses, comme si notre rencontre pouvait suffire à retenir quelqu'un qui s'apprête à partir.

Je n'ai même plus l'idée de visiter le troisième appartement prévu dans l'après-midi. En vérité, je ne cherche déjà plus à comparer quoi que ce soit. Ma décision est prise. Peut-être depuis le moment où elle m'a ouvert la porte. Alors que je m'apprête à prendre congé, elle hésite une seconde.

— Vous voulez boire un verre ?

Je reste interdit. Je n'y vois déjà plus qu'une seule explication possible : elle aussi éprouve le besoin de retarder notre séparation. Je réponds oui avec un empressement que je tente maladroitement de dissimuler.

Elle disparaît dans la cuisine. J'en profite pour regarder autour de moi comme si j'étais déjà chez moi. Mon regard tombe sur le canapé et, sans même m'en apercevoir, j'y installe une soirée entière. Nous y regarderions un vieux film japonais en mangeant des sushis qu'elle préparerait avec une aisance héritée de sa mère. Elle rirait de mes maladresses avec les baguettes et m'expliquerait qu'on ne trempe jamais deux fois le même morceau dans la sauce soja.

Elle revient avec deux grands verres givrés.

— C'est un cocktail au litchi.

Je porte le mien à mes lèvres. Le goût m'est totalement inconnu. Je sais pourtant, avant même de l'avoir avalé, qu'il ne me quittera plus jamais. Chaque fois que je sentirai un litchi, des années plus tard, je retrouverai sans effort cette fin d'après-midi suspendue, cette terrasse au-dessus des toits et cette jeune femme pieds nus qui me sourit comme si nous nous connaissions depuis toujours.

À cet instant précis, je suis convaincu que quelque chose commence. Avec sa permission, je m'allume une cigarette pour tenter de me faire redescendre sur terre. Après tout, il n'y a peut-être rien d'extraordinaire. Je viens seulement de visiter un appartement séduisant. Elle, elle est jolie, certes, mais elle quitte la ville à la fin du mois. Elle m'invite à boire un verre parce que je suis le dernier visiteur de l'après-midi, parce qu'elle est polie et qu'elle a compris que je serai le suivant à vivre dans ce lieu qu'elle habite depuis quatre ans. Elle est sans doute un peu nostalgique de laisser cet endroit derrière elle. Rien de plus. Je tire une longue bouffée.

Elle me plaît énormément. Cela ne signifie pas que je lui plais. Je me répète cette phrase comme un mantra. Je la récite pour empêcher mon imagination de prendre le pouvoir sur la réalité.

— Vous allez être bien ici, vous verrez. C’est un petit bijou, cet appartement. On s’y sent bien.

Elle glisse un disque dans le lecteur. Une musique étrange envahit la pièce. Quelques notes de piano flottent dans l’air avant d’être rejointes par un violoncelle. Je n’ai aucune culture en musique classique mais j’ai l’impression que cette mélodie existait déjà quelque part en moi avant même que je ne l’entende.

— J’en ai bien l’impression, dis-je en m’enfonçant dans le canapé.

Elle me tend un cendrier en souriant.

— Est-ce que je peux vous taxer une cigarette ?

Je lui tends mon paquet avec une satisfaction déraisonnable. Pendant qu’elle l’allume, je me surprends à regarder la manière dont elle protège la flamme avec ses mains. Je suis déjà persuadé que je reconnaîtrais ce geste parmi mille autres. Quelques secondes passent dans un silence confortable. Puis une question me traverse. Je l’entends sortir de ma bouche avant même d’avoir décidé de la poser.

— Excusez-moi... je suis peut-être indiscret, mais pourquoi quittez-vous un endroit où vous semblez si bien ?

Elle esquisse un sourire.

— Ah... c’est vrai que vous êtes curieux.

Je pourrais m’arrêter là.

Je devrais m’arrêter là.

À la place, je plaisante.

— Enfin, tant que vous désertez les lieux pour me laisser la place, c’est surtout ça qui compte.

Je ris doucement.

Elle, pas.

Son sourire disparaît comme une lumière qu'on vient d'éteindre. Ses yeux cherchent un point fixe derrière moi. Ses lèvres tremblent imperceptiblement. Je sens aussitôt que quelque chose vient de se briser sans comprendre quoi. Puis les larmes arrivent. Pas celles qu'on essuie d'un revers de main en s'excusant. Celles qui montent de très loin et qui semblent attendre depuis des semaines qu'une phrase maladroite leur donne enfin le droit d'exister.

Je reste pétrifié. Une minute plus tôt, je me voyais déjà partager cette terrasse avec elle. À présent, je découvre que je ne connais même pas ce qui déclenche en elle cette insondable tristesse.

Je ne réfléchis pas. Je me lève et m'approche d'elle. Ma main hésite un instant avant de se poser sur son épaule. Elle ne recule pas. Au contraire. Elle s'effondre contre moi comme si elle attendait depuis des semaines qu'un inconnu lui offre enfin des bras sécurisants. Je ne sais pas quoi dire. Je ne connais même pas son prénom. Je reste là, maladroit, à la serrer contre moi avec la peur absurde de la briser davantage.

Ses larmes finissent par ralentir. Sa respiration retrouve peu à peu un rythme presque normal. Je sens sa chaleur contre moi. Puis mon propre corps me trahit. Le désir monte sans prévenir. J'ai honte de lui. Honte qu'il puisse surgir dans un moment pareil. Je me demande si elle le perçoit, si elle sent mon embarras, si elle m'en veut déjà. Je voudrais disparaître à l'intérieur de moi-même.

C'est à cet instant qu'on frappe à la porte. Un coup, puis un deuxième, puis un troisième, plus fort.

Je sens immédiatement son corps se raidir. Elle se détache brutalement de moi. Son visage change. Il ne reste plus rien de la jeune femme qui me faisait visiter son appartement quelques minutes plus tôt. Elle regarde la porte comme on regarde une catastrophe qu'on savait inévitable.

Je m'apprête à demander qui c'est.

Elle ne m'en laisse pas le temps. Dans un geste d'une violence incompréhensible, elle saisit la lampe posée sur la table basse et la projette contre le mur. Le verre éclate.

Je reste figé.

Les coups qui redoublent derrière la porte. Elle arrache les affiches, renverse une chaise, balaie les livres d'un revers de bras comme si chaque objet était devenu soudain insupportable.

Je ne comprends plus rien. Quelques minutes plus tôt, je me demandais où j'installerais ma bibliothèque. À présent, je cherche où me cacher. J'ai rarement eu peur comme ça dans ma vie.

Les coups redoublent. De plus en plus rapides. De plus en plus sourds. J'ai l'impression d'assister à une intervention du GIGN, comme si un bélier s'acharnait contre la porte. Elle finit par céder et s'ouvre avec une violence telle qu'elle rebondit contre le mur.

Un homme entre et jette son regard sur la locataire puis sur moi. Est-il en train de se méprendre ? Je n'aurai jamais le temps de le lui demander. Il fonce sur moi et ses mains me projettent en arrière avant même que je comprenne ce qui se passe et je me retrouve couché sur le dos au sol. Je me suis protégé la tête instinctivement pour ne pas qu'elle cogne un meuble ou un coin de fenêtre. Quand je relève les yeux, elle a déjà disparu, réfugiée sur la mezzanine, elle hurle à l'étranger de dégager.

L'homme gravit les marches de la mezzanine quatre à quatre. Je n'ose plus bouger. Je les entends crier. Puis un bruit sourd fait cesser tout à coup leurs cris. Une chose lourde vient de heurter le parquet. L'onde de choc au sol va jusqu'à me traverser les membres. La musique qui n'a jamais cessé accompagne ce moment suspendu.

Je relève lentement la tête. Il est étendu au pied de l'escalier de la mezzanine. Son corps s'étale dans une immobilité obscène. Sous son crâne, une flaque de sang s'élargit lentement, comme si le parquet avait décidé de boire à petites gorgées.

Je ne sais pas combien de temps passe. Une éternité. Puis je l'entends murmurer.

— Je ne voulais pas...

Elle répète la phrase plusieurs fois. Toujours avec les mêmes mots. Je comprends alors quelque chose que j'aurais dû voir depuis le début. Je ne la connais pas. Je ne connais pas son histoire. Je ne connais pas cet homme. Je ne connais pas leurs blessures. Je connais seulement la femme que je me suis inventée. Celle qui m'aurait préparé des sushis en riant de mes maladresses. Celle qui m'aurait emmené à Kyoto. Celle avec qui j'aurais regardé tomber le soir sur cette terrasse au milieu des chats et des bouteilles vides. En vrai, je n'ai plus rien à faire là.

Je quitte l'appartement sans un mot. En refermant la porte derrière moi, je ne me retourne pas.

DIABOLO

Les gens imaginent souvent que les squatteurs passent leurs journées à ne rien faire. Ils se trompent. Survivre occupe un temps considérable.

À cette époque-là, nous avons fini par abandonner les spectacles en centre-ville. Chester répétait toujours la même phrase :

— Les gens sont blasés de voir nos têtes. Ils passent à côté de nous comme si nous n'existions déjà plus.

Nous avons décidé d'aller chercher notre public ailleurs. Nous prenions le bus jusqu'à la périphérie ou nous faisions du stop vers les villages alentour. Là-bas, un jongleur reste un jongleur avant d'être un marginal. Les enfants regardent le diablo, les parents cherchent leur portefeuille, et pendant quelques minutes nous retrouvons le luxe d'être utiles à quelque chose.

Rien n'est plus humiliant que de faire la manche, on s'y refusait. Jouer d'un instrument, jongler, faire rire ou dessiner un portrait, c'est tout autre chose. On ne mendie plus. On troque.

Chester et moi faisions des quilles, et depuis quelques temps, un nouveau gars du squat s'était joint à nous avec son diablo. Il était fortiche. Ça ne lui arrivait jamais de rater un lancer en public, il gardait les erreurs pour les répétitions, dès qu'il jouait en public, il faisait des prouesses. L'objet montait si haut qu'il semblait disparaître dans le ciel avant de retomber exactement sur la ficelle, comme s'il obéissait à une loi de la physique connue de lui seul. Les enfants applaudissaient. Les adultes aussi. Lui se contentait de ranger son matériel sans chercher le moindre compliment.

Mister Camel. C'était son nom de scène. En coulisses, on l'appelait juste Camel. Il parlait peu. Il pouvait rester une heure entière assis sur une marche sans prononcer un mot. Pendant que nous réinventons le monde en buvant des cannettes de bières autour d'un feu de palettes, il regardait simplement les flammes ou les nuages. J'avais souvent l'impression qu'il réfléchissait plus loin que nous.

Originaire du Mali, il était grand et maigre mais pas trop, il faut une certaine condition physique pour assurer au diabololo. Une barbe noire lui mangeait le visage, ses cheveux crépus semblaient toujours un peu trop longs et il portait invariablement la même chemise blanche ornée de feuilles jaunes sous un bombers d'aviateur kaki et un jean bleu délavé. Personne ne lui connaissait d'autre vêtement, et pourtant sa chemise paraissait chaque matin sortie du pressing. Pas une tache. Pas un faux pli.

Le squat était rempli de gens comme nous. Des artistes, des cabossés, des rêveurs, des toxicomanes, des idéalistes, des malades, des génies parfois. Nous appelions ça la liberté. C'était une manière de ne penser que les autres s'étaient laissés piégés par les ficelles du système alors que nous nous en étions échappés.

Je me souviens d'une commune où trois policiers sont descendus de leur voiture avant même que Camel n'ait terminé son premier lancer.

— Vous allez ranger tout ça et reprendre la route.

Chester avait tenté de discuter.

— On ne fait rien de mal.

Le plus âgé des policiers avait haussé les épaules.

— Peut-être. Mais des gars comme vous, on n'en veut pas ici.

Nous avons remballé sans insister. Je me rappelle surtout le silence de Camel. Il avait rangé son diabololo avec le même soin que s'il venait d'achever son numéro, puis il s'était remis en marche sans regarder derrière lui. Le soir, autour du feu de palettes, Chester fulminait encore.

— Les gens nous prennent pour des parasites.

Camel, lui, ne disait rien. Il regardait les flammes monter dans le ciel. Je me demandais souvent à quoi il pouvait penser.

Le squat occupait un ancien couvent de la rue Lallemand. Deux étages délabrés que la mairie promettait de raser depuis des années sans jamais trouver le budget nécessaire. Les anciennes cellules des religieuses étaient devenues des chambres de fortune séparées par des rideaux, des planches ou

des bibliothèques récupérées sur les trottoirs. Dans la chapelle, quelqu'un avait installé un poêle à bois autour duquel nous prenions nos repas l'hiver. Les vitraux avaient disparu depuis longtemps, remplacés par des plaques de contreplaqué qui laissaient passer juste assez de lumière pour qu'on oublie qu'elles étaient là.

Les murs gardaient encore quelques traces de fresques religieuses. Un ange sans visage, un bout d'auréole, une main levée vers un ciel qui n'existait plus. Je ne sais pas si c'était directement lié, mais on parlait facilement de la mort, de Dieu ou des extraterrestres avant d'enchaîner sans transition sur la meilleure façon de cuire un riz complet sur un réchaud à gaz. En revanche, on évitait soigneusement les questions persos du genre : D'où tu viens ? Pourquoi t'es là ? Qu'est-ce qui t'a fait fuir une vie normale ?

Ces sujets-là restaient tabou en grand groupe, c'est souvent des trucs qu'on ne parvenait qu'à dire en relation duelle ; ou en trio maximum. Chacun savait que personne n'avait envie de dévoiler son parcours à tout le monde, ça restait quelque chose de trop intime pour l'exposer sans pudeur. Ceux qui le faisaient n'étaient pas très bien vus, on les jugeait tcharbés, trop centrés sur eux.

La dignité consistait à faire comme si nous étions tous arrivés là par choix.

Camel ne racontait jamais rien de lui. Personne n'insistait. Il était là, c'était suffisant. Chester et moi avons cherché à le questionner parce qu'il s'était joint à notre duo et que nous nous étions déjà confiés l'un l'autre, mais lui, rien à faire, il restait mutique et insondable.

En revanche, un matin, quelqu'un remarqua qu'un des murs du squat avait changé. Pendant la nuit, quelqu'un y avait peint une immense fresque. Personne n'avait vu l'artiste à l'ouvrage. Des formes éclataient dans tous les sens, des coulées rouges traversaient la composition comme si elles cherchaient à s'échapper du béton. Pendant plusieurs minutes, nous avons cherché qui avait pu faire ça. Puis quelqu'un a remarqué le grand « C » en bas à droite, tracé d'un geste rapide, avec une virgule rouge à l'intérieur. C'était signé. Et parmi nous, seulement deux personnes avaient un prénom commençant par un C, Chester et Camel.

Chester n'ayant aucune appétence pour la peinture, nous avons demandé à Camel si c'était lui. Il a opiné du chef en levant les sourcils, comme pour s'excuser d'avoir produit un truc pareil.

Les semaines suivantes, d'autres murs furent recouverts. Toujours la nuit. Toujours en silence. Toujours ce grand C avec cette virgule à la fin. Très vite, nous avons cessé de parler des murs gris du squat. Nous disions simplement :

— Tu as vu la dernière œuvre de Camel ?

Camel choisissait toujours d'installer ses peintures à côté, jamais par-dessus, les vestiges du couvent. Les fresques finirent par manquer de place. Sans que personne ne lui demande quoi que ce soit, Camel s'appropriâ une ancienne cellule du couvent. Il en fit son atelier. La porte restait fermée pendant des heures et nous respections ce silence comme une règle tacite. Personne ne savait exactement ce qui se passait là-dedans. Puis les murs cessèrent progressivement d'être ses seuls supports. Il tendit de vieux draps blancs entre deux poutres, les fixa avec des pinces à linge récupérées dans les poubelles, il fut fier de nous montrer sa technique d'accrochage, Il mettait presque tout l'argent récolté pendant nos street-shows dans des bombes de peinture achetées chez Castorama. On avait eu le droit de voir son atelier, mais jamais l'artiste en action, il ne le souhaitait pas, il s'enfermait, tout comme personne à ma connaissance n'avait pu le voir peindre la nuit sur les murs du squat. Lorsqu' une œuvre était terminée, il la décrochait et allait l'exposer dans un couloir, au-dessus d'une porte ou dans l'ancienne chapelle. Certains draps descendaient presque jusqu'au sol et ondulaient au moindre courant d'air comme des voiles.

Au début, chaque toile semblait raconter une histoire différente. Les couleurs éclataient dans tous les sens. Des jaunes acides répondaient à des bleus profonds, des verts presque fluorescents traversaient des noirs d'encre. Puis, sans que nous sachions vraiment à partir de quand, quelque chose se mit à revenir. Le rouge. Il ne remplaçait pas les autres couleurs. Il les interrompait par une pluie de projection d'un rouge chatoyant.

Chester adorait.

— C'est ça qui fait vivre le tableau.

Et il n'était pas le seul. Les visiteurs occasionnels du squat s'arrêtaient de plus en plus longtemps devant les œuvres de Camel. Certains ne comprenaient rien mais restaient fascinés. D'autres inventaient des explications compliquées qui nous faisaient sourire. Nous découvrions que les gens capables de disserter pendant vingt minutes sur une tache rouge étaient souvent les mêmes qui ne nous adressaient jamais la parole dans la rue.

Un samedi après-midi, un homme en veste de lin beige franchit le portail accompagné de deux personnes de la mairie. Il portait des lunettes rondes, un carnet noir et des chaussures tellement propres qu'on aurait pu y voir son reflet. Il passa près d'une heure à déambuler sans presque parler. Il regardait les murs. Les draps suspendus. Le grand C.

— Qui est Camel ?

Camel leva timidement la main. L'homme resta quelques secondes à le fixer avant de lui serrer la sienne avec un enthousiasme disproportionné.

— Vous vous rendez compte de ce que vous faites ?

Camel haussa les épaules.

Je crois sincèrement qu'il n'en avait aucune idée.

L'adjoint à la culture, car c'était lui, se mit à parler de patrimoine vivant, de création spontanée, de laboratoire artistique et de friche culturelle. Aucun de nous ne comprenait vraiment ces mots, mais nous comprîmes qu'il était émerveillé. L'idée lui vint presque aussitôt.

— Pourquoi ne pas ouvrir le squat au public ? On pourrait organiser un vernissage. Faire venir la presse. Des galeristes. Des étudiants des Beaux-Arts... Et si ça marche, vous récupérez l'argent des ventes.

Pendant qu'il parlait, je regardais Camel. Il écoutait poliment, sans sourire davantage que d'habitude.

— De toute façon, vous êtes tranquilles jusqu'au printemps. On ne vous expulsera pas pendant la trêve hivernale.

Le soir même, il retourna dans son atelier. Le lendemain matin, un nouveau drap était accroché dans la chapelle. Les couleurs étaient magnifiques. Et, une fois encore, ce rouge semblait avoir choisi de tomber dessus à la dernière seconde.

— Ça ne t'intrigue pas ? me demanda Chester un soir.

À vrai dire, nous en parlions souvent tous les deux. Comment un type aussi discret pouvait-il produire autant de tableaux ? Pourquoi peignait-il

exclusivement la nuit et en solitaire ? Pourquoi refusait-il qu'on le regarde travailler, ne serait-ce quelques minutes ? Nous avions fini par imaginer toutes sortes d'explications. Certains artistes avaient besoin de silence, d'autres de concentration absolue. On pensait qu'il prenait de la drogue, laquelle ? Cela nous intriguait, mais peut-être était-il simplement pudique.

L'occasion se présenta presque par hasard. Alors qu'on s'apprêtait à dormir, Camel nous annonça qu'il allait démarrer une nouvelle série, ça lui arrivait souvent de peindre la nuit, mais ce soir-là il avait besoin d'aller chercher des clopes avant de s'y mettre, il prit son sac à dos, et disparut dans la rue.

— C'est maintenant ! dit Chester.

Je protestai mollement. Chester a foutu un coup de pied dans mon matelas, j'ai accepté de sortir de mon matelas pour aller voir mais sans savoir que Chester aurait l'idée d'aller encore plus loin. En entrant dans la cellule de l'artiste, je fus presque déçu. Je m'attendais à découvrir un chaos d'artiste, des bombes abandonnées, des croquis. La pièce était au contraire étonnamment ordonnée. Les bombes de peinture étaient alignées par couleur sur une étagère bricolée. Seule subsistait cette odeur caractéristique d'aérosol qui s'incrétait dans les vêtements. Bon, le sol était constellé de tâches de toutes les couleurs, ça en faisait presque une œuvre comme de la mosaïque. Les draps vierges étaient pliés avec soin dans un coin. Des œuvres terminées étaient suspendues au-dessus du lavoir, ce qui nous laissait de quoi nous dissimuler à l'autre bout du prochain drap vierge qui attendait que l'artiste vienne l'honorer.

— On se cache où ?

— Arrête ton délire !

— T'as pas envie de savoir ?

C'était tentant. Nous choisîmes de nous cacher derrière l'ancien lavoir de la cellule. Il occupait tout un pan de mur : deux grands bacs de pierre séparés par un muret épais qui montait presque jusqu'à la poitrine. Les religieuses y avaient sans doute lavé leur linge pendant des décennies avant que le lieu ne tombe en ruine. En nous accroupissant derrière cette maçonnerie, nous disparaissions complètement de l'entrée de la pièce. Seuls quelques draps suspendus au-dessus de nos têtes risquaient de trahir notre présence si nous les faisions bouger.

L'attente commença. Les minutes s'étirèrent. À force de rester immobiles, nous finissions par entendre les bruits du bâtiment autrement : une gouttière qui claquait, le vent dans les planches, quelqu'un qui riait au rez-de-chaussée, un chien qui aboyait dans la rue. Il fallait qu'il pense que nous étions partis.

Puis des pas. Le portail. L'escalier. La poignée. Camel entra. Un Il posa son sac au sol, en sortit plusieurs bombes encore emballées, Il dégrippa la fermeture éclair de son bombers avec un soin particulier. Puis il glissa la main à l'intérieur de la doublure. Je distinguai d'abord une petite tête puis une deuxième et une troisième. Des chatons minuscules, loin d'être sevrés, leur présence nous arracha un sourire complice. Je trouvai cela attendrissant. Mister Camel les posa au sol délicatement. Puis il retira doucement son blouson, sa chemise et son jean qu'il suspendit à un porte-manteau récupéré dans la rue. Je réalisai alors qu'il travaillait toujours torse nu. Son caleçon était bigarré de peinture. Il resta quelques instants parfaitement immobile devant le drap vierge, comme un musicien avant le premier accord. Puis tout s'accéléra. Les bombes sifflèrent. Le bleu apparut. Le jaune lui répondit. Un noir profond traversa la composition. Camel reculait, avançait, tournait autour de la toile avec une précision presque chorégraphique. Rien ne semblait improvisé. Chaque mouvement appelait le suivant. Je compris pourquoi ses œuvres possédaient cette énergie étrange. Elles naissaient d'un seul souffle. À côté de moi, Chester me donna discrètement un coup de coude. Son regard disait simplement :

Tu vois ?

Je hochai la tête.

Oui.

Nous étions privilégiés. Nous assistions enfin au secret de fabrication. Puis Mister Camel s'arrêta. Il resta quelques secondes contemplatif puis s'agenouilla pour caresser les chatons auxquels il murmurait des choses que nous ne pouvions percevoir. Je me racontai aussitôt une histoire : il les avait recueillis dans une benne, les nourrissait secrètement, les protégeait du froid car il avait besoin d'une présence animale pour créer, tel était son secret et la raison pour laquelle il ne souhaitait pas qu'on le voit travailler.

Il prit dans sa main l'un d'entre eux avec une douceur infinie, puis se leva, et sans la moindre hésitation, il accomplit un geste que mon cerveau refusa immédiatement d'interpréter.

Le bruit arriva avant la compréhension. Un choc. Une projection. Une pluie rouge traversa la toile. Je restai pétrifié. À mes côtés, le souffle de Chester devenu irrégulier. Mister Camel poursuivit son travail. Avec application. Avec calme. Il saisit le deuxième chat, et scrash ! Comme si rien d'inhabituel ne venait de se produire. Je regardais alternativement le tableau et ses mains, incapable de faire coïncider les deux images. Le rouge que nous admirions depuis des mois venait soudain de changer de nature. Il n'était plus une couleur.

Il devenait une horreur.

Il répéta le geste une troisième fois, puis alla ramasser les restes des trois chatons au sol et les fourra dans son sac. Puis il se rapprocha de la toile, posa son doigt sur une tâche rouge organique et s'en servit pour signer son grand C accompagné de sa virgule rouge, il contempla son œuvre quelques secondes, essuya son doigt avec un chiffon peinturluré de milles couleurs, et remit sa chemise, son jean et son bombers avec beaucoup de sérénité, bien trop à mes yeux. Il saisit le sac mortuaire et sortit enfin de la pièce.

Nous ne bougeâmes pas. J'ignore combien de temps passa. Peut-être une minute. Peut-être dix. Puis Chester eut un renvoi qui le conduisit à vomir dans le lavoir qui nous avait servi de cachette. Le bruit qu'il fit en vomissant résonna dans toute la cellule. J'eus la certitude que Camel allait revenir. J'étais figé, je crois que l'idée d'avoir à faire un psychopathe capable de tout s'il nous découvrirait me terrifiait de la tête aux pieds.

Rien. Personne. Alors nous prîmes la fuite. Nous traversâmes le couloir en courant, gravâmes les escaliers jusqu'aux combles puis encore plus haut, par une vieille échelle de service qui menait à une terrasse située sur le toit du couvent. Le vent nous accueillit. Chester respirait encore difficilement. Je m'installai à côté de lui. Pendant longtemps, assis sur des chaises nous regardâmes simplement les étoiles.

— On fait quoi maintenant ?

La question resta suspendue entre nous.

En contrebas, les draps de Camel ondulaient doucement dans la cour comme des pavillons de fête.

Chester finit par souffler :

— Il faut le dénoncer.

Je ne répondis pas tout de suite. Je pensais au projet de l'adjoint à la culture et à la chemise impeccable de Mister Camel.

Ce grand sage soudainement devenu assassin.

Cette nuit-là, nous sommes retournés nous coucher en nous disant qu'on verrait demain. La nuit porte conseil, paraît-il. Camel ronflait déjà, emmitouflé dans son duvet offert par Emmaüs.

Au lever du jour, nous n'avions toujours trouvé pas de réponse. Camel préparait le café comme tous les autres jours. Il portait sa chemise blanche aux feuilles jaunes. Pas une tache. Pas un faux pli. Son silence nous paraissait soudain beaucoup moins mystérieux. Il était devenu inquiétant. Toute la journée, Chester me répéta qu'il fallait prévenir quelqu'un. Les autres occupants du squat. La mairie. La SPA. La police. N'importe qui.

— Et leur dire quoi ?

— Il faut leur dire la vérité Malbo !

— Quelle vérité ? Qu'on s'est cachés dans son atelier ? Qu'on l'a espionné ? Qu'on a été témoin de quelque chose que personne ne croira ?

Chaque fois que nous commencions cette conversation, elle tournait court. Parce qu'il nous manquait une chose essentielle : une preuve.

Camel continuait à peindre. Les œuvres continuaient à apparaître. Les visiteurs continuaient à s'extasier. Et les jours passaient. À mesure que le vernissage approchait, notre silence devenait plus lourd. Nous ne décidions jamais de nous taire. Nous remettions simplement la décision au lendemain. Puis au lendemain du lendemain. Jusqu'au soir de l'inauguration, le vieux couvent de la rue Lallemand était méconnaissable. Les guirlandes électriques couraient d'une poutre à l'autre. Les draps peints avaient été tendus avec soin dans les anciens couloirs, éclairés par des projecteurs loués pour l'occasion. Les murs délabrés semblaient avoir trouvé leur raison d'être. Même les fissures participaient désormais à la scénographie. Je reconnus des journalistes, des étudiants des Beaux-Arts, des élus municipaux, quelques galeristes venus de Paris et une foule de curieux qui découvraient le squat pour la première fois.

Les mêmes personnes qui, quelques mois plus tôt, auraient changé de trottoir pour éviter de nous croiser. Les gens souriaient devant les tableaux comme on sourit devant un feu d'artifice.

— C'est extraordinaire, dit un homme à sa compagne. Regardez cette matière... On dirait qu'elle est vivante.

Je sentis mon estomac se contracter. Plus loin, une étudiante expliqua à ses camarades que Camel réinventait le geste expressionniste en le débarrassant de toute intellectualisation. Un critique parla d'une « urgence organique ». Un autre voyait dans cette pluie rouge « la métaphore d'une société qui saigne sans s'en apercevoir ».

Je regardais les tableaux. Je ne voyais plus que des chatons. Chester et moi errions parmi les visiteurs comme deux imposteurs. Nous étions les seuls à contempler ces œuvres sans parvenir à y voir de la peinture. Puis l'adjoint à la culture demanda le silence, tapota dans le micro, un, deux, test micro. Il y avait là une centaine de personnes, il parla du rôle de l'art dans les marges, de la nécessité de préserver les lieux alternatifs, de la richesse des trajectoires atypiques. Il remercia les habitants du squat pour leur confiance et termina son discours en se tournant vers Camel.

— Il est rare qu'une ville assiste à la naissance d'un artiste de cette envergure.

Les applaudissements éclatèrent. Camel baissa la tête. Je ne savais pas s'il était gêné ou simplement incapable de recevoir autant d'attention. Puis vint l'annonce.

— La municipalité a décidé de mettre à sa disposition un appartement-atelier afin que Mister Camel puisse poursuivre son travail dans les meilleures conditions. Une résidence d'artiste à durée indéterminée lui sera proposée dès le mois prochain.

Cette fois, les applaudissements furent encore plus nourris. Certains se levèrent. Une femme essuya même une larme. Je tournai la tête vers Chester. Il était blême.

Camel serrait des mains, sous son bombers kaki, sa chemise blanche avec de motifs de feuilles jaunes semblait une fois de plus sortir du pressing. Pas une tache. Pas un faux pli.

LA CABANE AUX LOIRS

— Qu'est-ce que tu fais, toi, si tu te retrouves aux puces avec seulement dix balles en poche ? T'achètes une barquette de frites ou tu retournes fouiner dans les cartons pour dénicher un bon livre de poche ?

— Tout dépend de mon appétit, j'sais pas... Faut voir.

— Hum... ouais... Dimanche dernier, figure-toi, j'avais une faim d'ogre, mon ventre me suppliait, mais je me suis dit finalement qu'un bouquin, ça valait forcément plus que quelques frites.

— Faut voir...

— Ah ! Allez ! En tout cas, je n'ai pas regretté d'avoir chopé le bouquin. J'ai mangé une pastèque en rentrant, je n'étais pas plus malheureux.

Franck tâte du bout des doigts le manche d'une hache cassée abandonnée près du foyer.

— Et qu'as-tu acheté ? demande Fabienne.

— Ben le bouquin !

— Ça j'ai compris, Franck, mais quel bouquin ?

— Risibles Amour de Milan Kundera.

— Ah j'adore.

— Oui moi aussi, d'autant plus qu'en ouvrant le bouquin à la maison, j'ai découvert une dédicace sur la page de garde signée tu sais par qui ?

— L'auteur lui-même.

— Comment t'as su ?

— Bô, c'était pas difficile à prévoir...

— Et tu trouves pas ça délirant, non ? C'est excellent !

Fabienne sourit.

— C'est drôle, ouais. C'est drôle que ce livre termine finalement sur un étalage aux puces. Les écrivains sont considérés comme des moins que rien. La personne à laquelle il avait dédié son bouquin s'en est débarrassée, c'est ça le plus drôle dans ton histoire, Franck. Les gens ne se respectent pas les uns les autres. Et on respecte encore moins les écrivains, ceux dont on ne peut toucher l'âme qu'en les lisant.

— De mon côté, si ce que j'écris donne du plaisir à quelques lecteurs, ça me suffit. Je ne me leurre pas.

— C'est ce qu'on dit, ça !

Fabienne s'offrit un temps de répit avant de lui faire cet aveu :

— J'ai tout lu, Franck, tout lu, et j'adore tout ce que tu fais.

Cette déclaration jeta un spasme dans la pièce. Franck rougit. Depuis belle lurette déjà, il avait noté l'attention particulière que Fabienne portait à ses livres. Elle en avait souvent un sur elle ou dans son sac à main. Elle ne lui avait jamais jusque-là révélé ce qu'elle en pensait, c'était la première fois.

Jusqu'à maintenant, ils ne s'étaient pas réellement retrouvés en tête à tête. Il y avait toujours du monde pour graviter autour d'eux, les empêchant alors l'un comme l'autre de percevoir leur attirance de manière explicite. Cette femme l'avait toujours impressionné. Admirer ses formes plantureuses n'avait été jusqu'ici qu'une espérance sensuelle déplacée, selon lui, au-delà de toute réalité. Mais à partir du moment où elle venait de lui faire part de son admiration pour son travail d'écrivain, il avait retrouvé confiance. Il ne regrettait pas de l'avoir conviée ici, à passer le week-end en sa compagnie.

La Cabane n'avait rien d'un gîte touristique. Il fallait laisser la voiture sur un parking traversé par le GR68 puis marcher près d'une heure à travers les châtaigniers pour l'atteindre. Selon une vieille légende locale, un instituteur l'avait construite lui-même au fil des années avec tout ce qu'il trouvait. Des planches, des pierres, des tôles, des fenêtres récupérées ici ou là. Le résultat tenait davantage du refuge improvisé que de l'architecture, mais c'était précisément ce qui faisait son charme.

Ils continuèrent à discuter de littérature, de voyages, de films et de toutes ces choses passionnantes lorsqu'on est en train de tomber amoureux. Le feu crépitait dans l'âtre.

Dehors, le vent secouait parfois les arbres mais le silence de la nature dominait jusqu'à ce qu'on tambourine à la porte.

— C'est quoi ça ? s'exclama Franck.

Inquiet, il se lève en direction de la porte tandis que Fabienne a l'air disposée à accueillir n'importe qui, même le Père Noël.

Il fait coulisser le loquet. La porte en bois massif s'ouvre sur l'extérieur dans un mouvement lent, laissant pénétrer dans la pièce un vent glacial comme on en trouve régulièrement à cette altitude en cette saison.

Un homme se tient là. Les jambes écartées et le souffle haletant. Il doit approcher la soixantaine. Les quelques cheveux clairsemés qui lui restent retombent en mèches fatiguées sur un front large. Son visage semble avoir été froissé puis vaguement remis en forme. Une bouche molle, des paupières lourdes, un regard bleu délavé qui donne l'impression qu'il observe le monde avec une lassitude ancienne mêlée d'un amusement sarcastique d'adolescent persuadé d'avoir tout compris à la vie avant l'heure. Son nez rougit par endroits sous l'effet du froid. Une parka beige trop grande achève de lui donner l'air d'un professeur retraité égaré dans la montagne plutôt que celui d'un randonneur aguerri.

— Ah putain... C'était plus loin que ce qu'on m'avait dit.

Franck reste quelques secondes sans répondre.

— Je peux vous aider ?

— J'espère bien. Parce que si j'ai fait tout ça pour rien, j'ai bien cru que j'allais finir par dormir dans un châtaignier.

L'homme éclate de rire tout seul.

— Vous n'avez pas idée du temps que j'ai mis à trouver cet endroit.

Franck hésite.

— Vous vous êtes perdu ?

— Complètement.

Il se retourne pour désigner la nuit tombante derrière lui.

— J’ai raté un embranchement. Puis un deuxième. Après ça, j’ai décidé de faire confiance à mon instinct. Mauvaise idée.

Franck se décale finalement.

— Entrez cinq minutes.

L’étranger monte la marche sans difficulté.

Quand Franck referme la porte derrière lui, il note sur ses avant-bras un début de chair de poule. Il ne faudrait pas laisser traîner trop longtemps cette histoire-là. Vivement que ce type soit reparti et qu’ils puissent revenir à des choses plus chaleureuses.

L’étranger se débarrasse d’abord de son pardessus, le suspend au portemanteau et se frotte les mains tout en s’approchant du feu. Il glisse à l’adresse de Fabienne un salut silencieux d’un signe de tête.

Elle acquiesce de même, par politesse.

— Vous êtes bien là, putain ! Cette baie vitrée, elle est mortelle ! Vous êtes bien ici, on se croirait dans un film d’aventure ! C’est la cabane de Jeremiah Johnson !

— Bon. Écoutez, je préfère vous le dire tout de suite. On vous laisse vous réchauffer un peu, reprendre votre souffle, boire quelque chose si vous voulez, mais nous étions en plein milieu d’une conversation.

— Ah ! Excusez-moi. Je dérange les amoureux ?

L’homme sourit. Un peu trop longtemps au goût de Franck. Il ne reste finalement qu’une vingtaine de minutes. Vingt longues minutes où Fabienne et Franck restèrent plus silencieux, en préparant la grille de barbecue prête à passer sur les braises et de la pâte à pain basique avec de l’eau et de la farine qu’ils comptaient faire chauffer sous forme de crêpes posées sur les pierres

chaudes qui entouraient actuellement le feu, près duquel l'étranger envisagea de réchauffer ses vêtements, boire une tasse de café et raconter comment il avait réussi à se perdre alors que le sentier était pourtant parfaitement balisé.

À mesure qu'il parle, la méfiance de Fabienne s'effrite. Sous ses airs de vieux râleur, l'inconnu se révèle plutôt drôle. Il passe sans prévenir d'une anecdote absurde à une réflexion inattendue. Plusieurs fois, elle se surprend à rire. Franck, lui, sourit poliment sans parvenir à se détendre complètement. Lorsque l'homme se lève enfin pour repartir, il enfle sa parka beige, remercie ses hôtes d'un signe de tête et leur serre la main.

— Merci pour le café.

Il ferme la porte derrière lui.

Mais il n'emprunte pas le sentier. Tous deux le voient apparaître derrière la baie vitrée. Ils le regardent s'éloigner de quelques pas dans la lumière déclinante, hors du chemin, sur la colline qui fait face à la cabane.

Franck et Fabienne échangent un sourire de soulagement. Dehors, l'homme continue d'avancer et ils attendent avec impatience de le voir franchir la ligne d'horizon puis disparaître derrière le relief.

Dix mètres. Quinze mètres.

Puis il s'arrête. Déjà.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? demande Fabienne.

Il pose son sac à dos au sol. Ils le regardent décrocher de son paquetage un disque de toile repliée.

— Non... C'est pas vrai ! s'exclame Franck.

En quelques secondes, la tente tortue jaillit de son emballage. Deux ou trois gestes plus tard, elle s'ouvre et se déploie comme un parapluie dans un claquement sec qu'ils devinent à travers la baie vitrée. L'homme l'immobilise avec deux sardines, ajuste rapidement l'ensemble puis recule d'un pas pour admirer son installation.

Sa maison est désormais là.

Exactement dans l'axe de la baie vitrée. Pleinement dans leur champ de vision.

Il se tourne vers la cabane, semble distinguer leurs silhouettes dans la nuit tombante et se fend d'un geste de la main pour leur faire coucou.

Fabienne et Franck restent un moment sans parler.

Puis Fabienne éclate de rire.

— Je crois qu'on vient de se faire coloniser la vue.

La tente est là. Posée comme un champignon au milieu de leur paysage. Quinze mètres à peine la sépare de la cabane.

— C'est quand même incroyable, dit Franck.

Fabienne sourit.

— Tu préférerais peut-être qu'il dorme dans la cabane avec nous...

Franck lève les sourcils.

Puis son regard tombe sur le jerrican presque vide.

— Viens, je vais te montrer la source.

— Il y a une source ?

— Bien sûr. Sinon je ne viendrais pas passer mes week-ends ici.

Il saisit le jerrican.

— Elle est à cinq minutes à peine en contre-bas.

Fabienne enfile sa veste sans se faire prier.

À la sortie de la cabane sur leur gauche, la tente demeure parfaitement immobile dans la lumière déclinante. Aucun bruit n'en sort. Une brume inhabituelle et consistante commence à envahir les sous-bois. Par endroits, les collines laissent encore percevoir leur relief aux endroits les plus élevés, comme des cendriers empanachés de fumées blanches. Ils s'enfoncent sous les arbres et Franck propose sa main à Fabienne qui la saisit.

Le sentier plonge aussitôt sous les arbres. Cinq minutes plus tard, le murmure de la source leur parvient. L'eau surgit entre les fougères avant de disparaître quelques mètres plus loin dans un étroit ruisseau. La brume flotte au-dessus du sol comme une vapeur légère. Franck s'agenouille et plonge le jerrican sous le filet d'eau glacée.

— C'est donc ça, ton secret ?

— Quel secret ?

— L'endroit où tu viens te cacher quand tu veux échapper au reste du monde.

Franck sourit sans répondre.

Ensemble, ils redressent le jerrican devenu beaucoup plus lourd.

Puis leurs regards se croisent. Le bruit de l'eau couvre le reste du monde. La brume les isole du paysage. Fabienne passe une mèche de cheveux derrière son oreille. Franck rapproche son visage du sien et ils s'embrassent.

Le baiser dure plus longtemps qu'il ne l'avait imaginé, moins longtemps qu'elle ne l'aurait souhaité, mais suffisamment longtemps pour qu'ils oublient la tente sur la colline, l'homme à la parka beige et tout ce qui n'était pas eux.

Lorsqu'ils reprennent le sentier du retour, ils ont tous les deux le sourire idiot des gens qui commencent à croire que quelque chose d'exceptionnel est en train de leur arriver. Franck insiste pour porter l'eau seul. Le bidon de vingt litres lui scie les doigts mais il s'obstine. À mesure qu'ils remontent vers la cabane, la brume gagne du terrain. Puis la silhouette du refuge réapparaît entre les arbres.

Franck s'arrête net.

— Putain...

— Quoi ?

Il désigne la cabane du menton. Une lumière vacille derrière la baie vitrée. Ils échangent un regard.

— C'est pas possible.

— On nous a devancés ? demande Fabienne.

Franck accélère le pas.

Le jerrican manque de lui échapper des mains.

— Attends-moi !

Lorsqu'ils atteignent enfin la terrasse, ils constatent que la porte est fermée. La lumière est toujours là. Bien visible. Franck pose le jerrican au sol. Il tente de pousser la porte mais celle-ci est bloquée, vraisemblablement fermée de l'intérieur.

— Y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

Il frappe.

— Oh ! Y a quelqu'un ?

Toujours rien.

Fabienne pose une main sur son épaule.

— Arrête de hurler.

— Tu trouves ça normal, toi ?

— Je crois qu'on connaît déjà la réponse.

— Quelle réponse ?

Fabienne tourne la tête vers la colline. La tente est toujours là. Immobile dans la nuit tombante. Franck pousse un soupir d'exaspération. Elle s'approche de la porte, saisit la poignée et pousse à son tour. La porte s'ouvre immédiatement cette fois-ci.

Elle se tourne vers Franck. Franck reste interdit quelques secondes. Fabienne entre la première.

La cabane est vide.

Franck la rejoint. Tous deux restent immobiles quelques secondes. Le feu crépite dans l'âtre. Rien d'autre. Aucun sac. Aucun vêtement. Aucun intrus.

— Tu vois ? dit Fabienne.

— Je vois surtout une lumière.

Ils s'approchent de la lampe à pétrole posée sur la table. La flamme vacille légèrement. Un courant d'air traverse la pièce. Franck tourne la tête vers la baie vitrée. L'un des battants est resté entrouvert. Franck continue d'inspecter la pièce, il cherche la preuve d'une intrusion. Son regard s'attarde sur les étagères, sur les couvertures, sur le moindre objet. Il écarte le lourd rideau qui sépare les deux parties de la cabane. Puis il laisse retomber le tissu.

Personne. Le lit de camp est vide. Les étagères sont intactes. Aucun sac. Aucune trace objective de passage.

— Quelqu'un est entré pendant notre absence.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Je le sens pas ce type. Il y a quelque chose qui cloche chez lui.

— Mais non, il a l'air brave. Je le trouve plutôt sympathique.

— Tu trouves tout le monde sympathique.

Fabienne relève la tête.

— C'est un défaut ?

— Non.

— On dirait pourtant.

Franck hausse les épaules.

— Je dis juste que certains méritent qu'on se méfie d'eux.

— Et lui ?

— Je n'en sais rien.

Justement.

Fabienne le regarde quelques secondes.

Puis elle retire sa veste et la pose sur le dossier d'une chaise.

— Tu n'écris jamais comme ça ?

— Comme ça comment ?

— En décidant qui est le gentil et qui est le méchant avant la fin de l'histoire.

Franck accuse le coup.

— Tu mets beaucoup plus de nuances. Dans tes romans tu laisses toujours une chance à tes personnages de nous surprendre.

Il reste un instant transi.

— Bon...

— Bon ?

— Peut-être que je me suis emballé.

— C'est pas grave, Franck, ça nous arrive à tous. Avec la fatigue...

— Je ne suis pas fatigué, mais dès fois, je suis un peu parano, puis ce type, il est quand même bizarre.

— J'ai les crocs ?

— Pareil...

Ils dînent près du feu, de la saucisse de Toulouse et des tranches de bacon cuites sur une grille, un morceau de fromage sur des galettes de farine cuites sur une pierre chaude plutôt bien réussies, accompagnés d'une bouteille de vin rouge que Franck avait apportée pour l'occasion.

Dehors, la nuit s'est complètement installée.

La tente n'est plus qu'une silhouette sombre derrière la baie vitrée. Ils évitent de reparler du campeur. Peu à peu, la légèreté revient. Plus tard, Franck bloque le tirant de la porte et déploie le lourd rideau qui sépare les deux parties de la cabane. La lumière du feu ne parvient plus jusqu'à eux. Ils se retrouvent enfin seuls.

Leurs voix baissent naturellement. Ils continuent à parler encore un moment dans l'obscurité, comme s'ils redoutaient tous deux que le silence ne mette fin à cette journée. Puis les mots deviennent moins nécessaires. Les lèvres se rapprochent et leurs langues s'entremêlent. Bientôt un pull tombe sur le sol. Les paires de chaussures sont repoussées du bout des pieds. Fabienne rit lorsqu'elle se cogne contre le lit de camp qu'elle ne voyait plus dans la pénombre. Franck l'attire contre lui avec une fougue qui la surprend et ne semble pas s'enquérir de ce qu'elle aime, ni la laisser proposer. Il l'embrasse avec davantage d'assurance, davantage d'empressement. Elle se laisse faire, elle découvre un homme animal et ne sait pas comment le formuler. Le reste du monde se tient à distance derrière le rideau, derrière les planches en bois, derrière la forêt et la nuit cévenole. Puis un bruit éclate juste de l'autre côté du tissu. Un choc sec. Comme quelque chose qu'on heurte ou qu'on laisse tomber. Franck s'immobilise immédiatement. Fabienne reprend sa respiration, à sa propre surprise elle éprouve une forme de soulagement.

— T'as entendu ?

— Oui.

Le silence retombe.

Plus épais encore qu'avant.

Ils restent quelques secondes sans bouger.

— C'est quoi, à ton avis ?

Franck ne répond pas.

De l'autre côté du rideau, la cabane semble vide.

Pourtant ni l'un ni l'autre n'a vraiment envie de reprendre là où ils en étaient. Franck se relève pour aller voir de l'autre côté du rideau. Fabienne récupère ses vêtements éparpillés dans la pénombre et se rhabille lentement.

— Tu vas où ?

— Voir.

— Voir quoi ?

— Je sais pas. Voir.

Il disparaît derrière le rideau.

Quelques secondes plus tard, elle entend la porte s'ouvrir puis se refermer.

Le silence retombe.

Fabienne reste assise au bord du lit de camp. Le feu crépite doucement dans l'âtre. Elle finit de boutonner sa chemise et passe machinalement une main dans ses cheveux. Quelque chose bouge près de ses pieds. Elle sursaute. Une petite forme brune traverse le plancher à toute vitesse avant de disparaître derrière une caisse. Fabienne reste immobile. Elle reconnaît immédiatement l'animal. Un autre surgit derrière le foyer. Puis un autre encore. Les petites créatures semblent parfaitement chez elles. L'une grimpe sur une poutre. Une autre disparaît derrière les pierres de la cheminée. Fabienne comprend soudain. Le bruit qui avait troublé leur soirée...

Elle se lève, avance un peu et se tourne alors vers la baie vitrée. Dehors, la brume s'est épaissie. La tente apparaît encore sur la colline comme une masse sombre à peine visible. Franck est devant. Elle le voit saisir la toile à deux mains et la secouer. Elle devine qu'il crie quelque chose à travers la vitre. Personne n'en sort. Franck secoue de nouveau la tente de façon plus violence, il lui assène un coup de pied. Fabienne réagit sans attendre.

— Franck !

Sa voix se perd contre les vitres. Dehors, il continue. La tente vacille. L'un des arceaux qu'il tient dans ses deux mains cède sous la pression de son pied. La structure s'affaisse d'un côté. Fabienne reste figée.

Près de la cheminée, un loir traverse tranquillement la pièce en trotinant. Dehors, Franck arrache maintenant une sardine du sol et soulève la toile qui s'écroule complètement. Personne ne s'y trouve vraisemblablement. Il s'en est pris à une coquille vide.

Fabienne reste immobile. Stoïque. « Ce mec est frappadingue », c'est la seule pensée qui lui traverse la tête. Près de la cheminée, les petits animaux poursuivent leurs allées et venues sans se soucier du drame qui vient de se jouer. L'un disparaît dans une fissure entre deux planches. Un autre s'aventure jusqu'au centre de la pièce avant de rebrousser chemin. Ils semblent parfaitement chez eux. Ils l'ont probablement toujours été.

Fabienne regarde tour à tour les animaux et la silhouette de Franck derrière la baie vitrée. Il continue de s'agiter autour de la tente. Comme s'il cherchait encore quelque chose à l'intérieur. Comme s'il espérait y trouver la justification de son impulsivité si brutale et déconcertante.

La brume a presque entièrement envahi le vallon. Les arbres les plus proches émergent encore de l'obscurité mais les collines ont disparu. On ne distingue plus du paysage que quelques masses noires découpées sur un ciel sans étoiles. Fabienne se détourne. Elle ramasse son pull, ses chaussures, son sac.

Dehors, Franck achève d'arracher une dernière sardine. La toile détrempée s'affaisse définitivement dans l'herbe.

À l'intérieur, Fabienne a déjà passé sa veste.

Son sac à l'épaule, elle traverse la pièce sans un regard pour les loirs qui poursuivent leurs courses silencieuses entre les poutres et les pierres de la cheminée. Lorsqu'elle ouvre la porte, l'air froid lui mord immédiatement le visage. La brume est partout désormais. Elle recouvre la colline, engloutit les arbres les plus proches et ne laisse subsister du paysage que quelques silhouettes fantomatiques. Fabienne met les pieds dehors et tombe nez à nez avec Franck. Il tient encore dans une main un morceau d'arceau métallique tordu. En fond de plan, la tente éventrée gît dans l'herbe humide comme un animal mort.

Pendant quelques secondes, aucun des deux ne parle. Il la cherche du regard mais elle regarde derrière lui. Le vent secoue un pan de toile déchirée.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande finalement Franck.

— Je m'en vais, ça ne se voit pas, en désignant la lanière de son sac à dos sur son épaule.

Il comprend immédiatement qu'elle ne plaisante pas.

— Attends...

— Non.

— Fabienne...

— Non, Franck.

Il reste planté là, incapable d'avancer davantage.

— Tu vas partir pour ça ?

Fabienne tourne lentement la tête vers la tente détruite.

— Pour ça ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Non. Je crois justement que je ne sais plus très bien ce que tu veux dire.

Le vent s'engouffre entre eux. Franck jette un regard derrière lui vers les débris de la tente.

— Je me suis emballé.

Fabienne le regarde quelques secondes.

— Ce qui me fait partir, c'est que tu as cru avoir raison du début à la fin.

— Parce que j'étais persuadé qu'il était entré dans la cabane.

— Et quand tu as vu que ce n'était pas le cas ?

— J'ai reconnu que je m'étais trompé.

— Non.

Elle secoue la tête.

— Tu as reconnu que tu n'avais aucune preuve.

La phrase le frappe plus durement qu'il ne l'aurait imaginé.

— C'est pas pareil.

— Si.

Le silence retombe.

Quelque part dans la vallée, un chien aboie.

Puis plus rien.

— Écoute...

— Non. Toi, écoute.

Fabienne désigne la tente d'un mouvement du menton.

— Tu as détruit les affaires d'un homme parce que tu avais décidé qu'il était coupable de quelque chose.

— Je ne suis pas comme ça.

— Je crois que si.

Franck accuse le coup. Le vent soulève quelques mèches humides sur le front de Fabienne. Pendant un instant, il retrouve la femme qui l'embrassait près de la source moins d'une heure auparavant. Cette pensée lui donne presque le vertige. Il ne veut pas qu'elle s'en aille.

— Ne fais pas ça.

— Quoi ?

— Ne pars pas.

Fabienne détourne les yeux.

— Je suis désolée.

Puis elle tente de le contourner.

— Attends.

Il lui saisit le bras d'un geste réflexe. Fabienne s'en dégage aussitôt.

— Ah ça non.

Sa voix demeure calme et froide.

— Tu ne me touches pas.

Franck retire immédiatement sa main comme s'il venait de se brûler.

— Excuse-moi.

Fabienne reprend sa marche vers le sentier.

— Tu ne connais pas le chemin.

— Je le retrouverai.

— Dans le noir et la brume ?

— Je préfère encore me perdre.

Une voix s'élève derrière eux.

— Elle ne se perdra pas.

Tous deux se retournent. L'homme à la parka beige se tient à quelques mètres de la cabane. Il semble être apparu au détour d'un nuage de brume comme un magicien, sac sur le dos. La capuche rabattue sur les épaules, les mains dans les poches, il observe la scène sans agressivité. Sans ironie. Sans triomphe.

— Je vais la guider.

Franck demeure muet. Le vieux s'avance de quelques pas.

— Je connais le chemin jusqu'au parking.

Fabienne hoche simplement la tête.

— Merci.

Quelques minutes plus tard, ils s'engagent ensemble sur le sentier.

Le faisceau de la lampe éclaire les pierres humides, les racines, les fougères et les murets écroulés qui bordent le chemin. Fabienne ne se retourne pas. Une seule fois pourtant, au détour d'un virage, elle aperçoit encore la lumière de la cabane. Une minuscule lueur jaune suspendue dans l'immensité noire de la montagne. Puis la forêt l'engloutit.

Franck reste longtemps sur le seuil. Le vent souffle dans les arbres. La brume glisse lentement sur les pentes. Lorsqu'il finit par rentrer, la cabane lui paraît soudain beaucoup plus grande. Et beaucoup plus vide. Il s'assied près du feu. Du temps s'écoule puis un bruit attire son attention. Un choc sec. Quelque chose tombe. Exactement le même bruit...

Il relève la tête. Une petite silhouette traverse une poutre puis une deuxième puis une troisième, avec l'assurance tranquille des propriétaires des lieux.

UN PETIT BOULOT

Être caissière dans une supérette reste un boulot plutôt mécanique. On passe des articles devant un lecteur optique, on annonce un montant, on encaisse, on souhaite une bonne journée. Je n'ai jamais trouvé ce travail particulièrement pénible.

Jusqu'à ce que je comprenne que mon décolleté intéressait davantage certains clients que le contenu de leur panier.

Je sais bien que certaines n'en feraient pas un sujet.

Moi, si.

Certains clients ne voient plus une caissière. Ils voient une poitrine. Rien d'autre. Ils arrivent à ma caisse avec la même expression que des gamins devant une vitrine de pâtisseries. Je les vois ralentir. S'attarder. Chercher un prétexte pour prolonger la transaction.

Je pourrais probablement écrire un guide pratique des différentes catégories de lourdauds qui fréquentent les supérettes.

Croyez-moi, la matière ne manque pas. Avec le temps, j'ai fini par reconnaître les différentes espèces. Il y a celui qui laisse tomber volontairement un article pour se pencher devant la caisse. Celui qui revient trois fois dans la même semaine acheter des choses dont personne n'a réellement besoin. Celui qui cherche un prétexte pour engager la conversation. Celui qui m'apporte des fleurs alors qu'il ne connaît même pas mon prénom. J'ai même eu droit à des déclarations. Pas des vraies déclarations. Des tentatives. Des phrases répétées cent fois devant un miroir avant de venir les réciter devant une caisse enregistreuse. Le pire n'est pas qu'ils essaient. Le pire est qu'ils se croient originaux.

À force, j'avais développé une sorte d'instinct. Je savais à l'avance lequel allait me demander mon numéro. Lequel allait me raconter son divorce. Lequel allait me dire que j'avais de beaux yeux. Je me trompais rarement.

Les hommes défilaient. Les catégories restaient les mêmes.

Je disais rarement un mot de plus que nécessaire. À force d'entendre les mêmes phrases, les mêmes plaisanteries et les mêmes tentatives d'approche, j'avais fini par me réfugier dans une politesse automatique. Bonjour. Merci. Au revoir. Bonjour. Merci. Au revoir.

Les semaines passaient ainsi. Puis un samedi soir, le bus n'est pas passé.

Je suis restée discuter sous l'abribus avec deux collègues en attendant le suivant. Elles parlaient de télévision, de leurs maris, des courses du lendemain. Je les écoutais distraitement.

À cet instant précis, je me souviens avoir pensé que je ne voulais pas que ma vie se résume à ça. J'étais bien contente d'être célibataire. Les hommes qu'elles avaient autrefois pris pour des princes charmants me semblaient désormais réduits à une fonction. Boulot. Bébé. Crédit immobilier. Fantasmes d'évasion repoussés à plus tard. Une liberté toujours annoncée et jamais atteinte.

Moi, je rêvais d'un homme différent. Un homme que la vie maritale ne tenterait pas le moins du monde. Puis le bus de mes collègues est enfin arrivé. Je leur ai fait un signe de la main. Le mien n'arrivait toujours pas. Je n'attendais plus qu'une seule chose de cette journée. Que ce putain de bus se pointe !

Une voiture s'est arrêtée devant moi. Une petite Captur bleu marine. Le conducteur a baissé sa vitre.

Je l'ai regardé sans bouger. Je m'attendais à une phrase lourde. À une énième tentative de drague.

— Excusez-moi, bonsoir. Vous sauriez où se trouve la rue des Acacias ?

J'ai cligné des yeux.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Parce que je suis perdu.

Pour la première fois depuis longtemps, ma réponse n'était pas prête.

C'est comme ça que j'ai rencontré Jacques.

Je suis montée dans sa voiture. Il ne m'a pas demandé mon prénom. Il ne m'a pas demandé mon numéro. Il ne m'a même pas demandé ce qu'une fille comme moi faisait seule à un arrêt de bus un samedi soir.

À peine avais-je refermé la portière qu'il s'est lancé dans une réflexion interminable sur les transports en commun. Selon lui, les bus étaient la preuve que notre société fonctionnait mal. Il parlait d'une utopie dans laquelle le covoiturage finirait par les remplacer. Il n'avait peut-être pas tort. L'idée avait au moins le mérite d'être originale.

Mais ce n'était pas important. Ce qui comptait, c'était qu'il ne cherchait manifestement pas à me séduire. Il parlait parce qu'il avait envie de parler. Et moi, pour une fois, j'écoutais un homme sans avoir envie de lui trouver immédiatement un défaut.

Je me souviens avoir regardé son profil pendant qu'il conduisait. Un visage ordinaire. Une voiture ordinaire. Une conversation ordinaire. Pourtant, quelque chose résistait à toutes les catégories dans lesquelles j'avais pris l'habitude de ranger les hommes. Quand on est arrivés devant chez moi, je me suis surprise à espérer que le trajet ne soit pas terminé. Je lui ai indiqué la rue des Acacias. Elle se trouvait à deux cents mètres de mon immeuble. Mais avant qu'il ne referme la fenêtre et n'enclenche l'accélérateur, j'ai décidé d'être honnête.

— Je n'ai pas très envie de rentrer chez moi ce soir.

Jacques a tourné légèrement la tête vers moi. Je m'en rappelle, je l'ai trouvé beau d'innocence.

— Ah bon ?

— La solitude commence à me peser.

Il réfléchit quelques secondes.

— Comme un blues du dimanche ?

Je souris.

— Oui. Un peu comme un blues du dimanche.

— Alors grimpez !

— Ah bon ?

— Je vais à une fête.

— Une fête ?

— Oui. Des amis d'amis. Je ne connais presque personne.

— Et alors ?

— Alors venez. Comme ça, on sera deux à ne connaître personne.

Je me souviens avoir ri. C'était idiot. C'était exactement ce que j'avais envie de faire, ça correspondait à quelque chose d'inespéré mais si vivement espéré...

La fête fut exactement ce que Jacques avait annoncé. Nous avons parlé avec quelques personnes qu'il connaissait à peine et puis surtout entre nous... Je découvrais quelqu'un capable de s'enthousiasmer pour tout et n'importe quoi. Un livre. Un film. Une idée entendue au hasard d'une conversation. Une chanson. Par moments, il parlait beaucoup trop. Par moments, je cessais complètement de l'écouter pour simplement le regarder parler. Vers deux heures du matin, Jacques m'a proposé de me raccompagner. Devant chez moi, je lui demandai son numéro.

— Je n'ai pas de téléphone.

— Pardon ?

— J'en avais un. Je l'ai jeté.

J'ai cru à une plaisanterie. Ce n'en était pas une. Je lui ai proposé de monter boire un dernier verre. Il a accepté.

Assis dans mon salon, un verre à la main, il paraissait aussi peu préoccupé par la séduction qu'à l'arrêt de bus. C'était déroutant. J'avais l'habitude des hommes qui vous regardent comme une promesse. Jacques me regardait comme une personne qu'il n'allait pas nécessairement renversée sur le canapé. Au cours de la nuit, il m'a parlé de son mariage. Puis de son fils, l'enfant était mort à l'âge de deux ans. Quelques années plus tard, sa femme était partie.

Je me souviens du silence qui a suivi.

Pour la première fois de la soirée, Jacques ne semblait plus chercher à refaire le monde. Il regardait simplement son verre. Et je crois que c'est à cet instant que quelque chose s'est déplacé en moi.

Il avait arrêté l'informatique et repris des études. Dans trois ans, il serait instituteur. Je n'en revenais pas. À chaque réponse, Jacques semblait ouvrir une porte vers une autre vie possible. Quelque chose était en train de m'échapper. Je n'étais plus simplement en train de passer une bonne soirée. Je tombais amoureuse. Littéralement. C'était aussi simple que ça.

Lorsqu'il s'est levé pour partir, la nuit était déjà bien avancée. Je l'ai raccompagné jusqu'à la porte. Nous nous sommes embrassés. Un baiser bref. Presque prudent. Puis il est parti.

Je suis restée seule dans mon appartement. J'ai tourné en rond quelques minutes. Je me suis préparé quelque chose à manger sans vraiment avoir faim. J'ai essayé de dormir.

Impossible.

Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais son visage. À cet instant-là, je ne savais encore presque rien de Jacques. Mais j'étais déjà incapable de penser à autre chose. J'ai fini par m'endormir au petit matin. Pas très longtemps.

Je ne savais pas encore grand-chose de lui mais j'avais déjà commencé à lui faire une place disproportionnée dans ma vie.

Les six mois qui suivirent furent parmi les plus heureux de ma vie.

Du moins, c'est comme ça que je les ai perçus sur le coup.

Avec Jacques, il se passait toujours quelque chose. Une randonnée improvisée. Un concert découvert au dernier moment. Un dîner chez des inconnus devenus des amis le temps d'une soirée. Il semblait incapable de rester en place plus de vingt-quatre heures. À son contact, j'avais l'impression que le monde était beaucoup plus vaste que je ne l'avais imaginé derrière ma caisse de supérette.

Puis Jacques ne faisait pas de promesses. Il ne parlait ni de mariage ni de crédit immobilier. Il voulait simplement vivre au jour le jour, d'amusements et de rencontres, bavarder, parfois danser, et rire.

J'étais amoureuse de son mouvement. De sa façon de transformer un mardi banal en aventure. De son refus apparent de s'installer quelque part. De son besoin permanent d'aller voir ailleurs. Je prenais cela pour de la liberté. Je n'avais pas encore compris qu'il pouvait aussi s'agir d'une fuite.

L'alcool était déjà là. Pas de manière spectaculaire. Trois bières après une randonnée. Une bouteille de vin par personne pendant un repas. Deux whiskys pour terminer la soirée. Rien qui ne paraisse vraiment inquiétant lorsqu'on a envie de croire que tout va bien.

Je ne l'ai pas saisi immédiatement.

Du moins, je n'ai pas voulu le voir.

Parfois pourtant, quelque chose se fissurait. Jacques disparaissait deux jours sans donner de nouvelles. Il arrivait à certains de nos rendez-vous avec plusieurs heures de retard. Ou semblait soudain absent alors qu'il se trouvait juste devant moi.

Mais à mes yeux, il demeurait différent. Il portait en lui une blessure que je savais incapable de guérir complètement. Alors je lui pardonnais tout. Ses absences. Ses silences. Ses fuites.

Qu'aurais-je fait à sa place ?

Puis il y eut l'accident. Je pourrais vous raconter les gyrophares, l'ambulance, les médecins ou la tôle froissée, mais ce serait accorder beaucoup trop d'importance à un événement qui n'en mérite pas tant.

Jacques avait trop bu. Il avait pris sa voiture et il avait fini dans un fossé. Le reste n'est qu'une affaire de statistiques, de fractures et de chance. Il en eut suffisamment pour survivre.

Je suis allée le voir presque tous les jours à l'hôpital.

Au début, je croyais le faire par amour. Aujourd'hui, je parlerais plutôt du besoin de se sentir utile. De donner un sens à son existence en venant au secours de quelqu'un qui nous semble le mériter. Lorsque les médecins l'ont autorisé à sortir, je lui ai proposé de venir s'installer chez moi quelque temps.

Quand il est venu habiter à la maison, j'ai rapidement eu l'impression d'avoir adopté un animal blessé. Chaque matin, en partant travailler, je me demandais s'il avait pris ses médicaments. Chaque soir, je vérifiais qu'il avait mangé. Je surveillais ses douleurs, ses humeurs, ses silences, sa température. Je vidais sa sonde.

Mais lequel de nous deux était le vrai malade ? Lui qui tentait péniblement de se remettre debout ou moi qui réduisais mon existence à l'idée qu'il avait besoin de moi ?

L'alcool dans tout ça ?

Je pensais qu'il n'avait plus sa place dans notre histoire. C'était sans compter sur la discrétion dont est capable un addict lorsqu'il ne veut pas être découvert.

Les semaines passaient et Jacques récupérait lentement.

Les médecins étaient satisfaits. Les radios aussi. Son corps semblait décidé à guérir malgré lui. Moi, j'avais davantage de mal. Je continuais à travailler toute la journée puis je rentrais m'occuper de lui. Je préparais les repas. Je surveillais ses médicaments. Je contrôlais sa température. Je vidais sa sonde et je l'aidais à faire ses mouvements de kiné. Je l'accompagnais à ses rendez-vous médicaux. À force, je connaissais son dossier presque aussi bien que lui.

Cette situation aurait dû nous rapprocher. C'est ce que racontent les films. La réalité était plus compliquée. Je n'étais plus tout à fait sa compagne. Je n'étais

pas non plus son infirmière. J'occupais un territoire étrange entre les deux. Et certains soirs, lorsque je rentrais épuisée du travail, j'avais honte de constater que sa présence ne me réconfortait plus autant qu'avant.

Un dimanche après-midi. Jacques dormait dans le canapé, la télévision allumée devant lui sur un Grand Prix dont j'ignorais jusqu'au nom. Les commentateurs parlaient avec passion de choses qui m'échappaient complètement. Je me suis assise devant l'ordinateur pour consulter les derniers résultats d'analyses que l'hôpital avait déposés sur son espace santé. Je voulais simplement vérifier que tout allait bien. C'est là que j'ai commencé à comprendre. Je ne comprenais pas la moitié des termes médicaux affichés à l'écran. J'ai pourtant remarqué plusieurs valeurs anormales qui revenaient d'un examen à l'autre. J'ai fait quelques recherches.

Le verdict était clair. Mon mec n'était qu'une enveloppe renfermant jour et nuit autant d'alcool qu'un Irlandais en consomme les soirs de match de rugby.

Je me souviens avoir regardé Jacques endormi sous les bruits des commentaires et des moteurs de Formule 1.

Pour la première fois depuis notre rencontre, je me suis demandé si je connaissais réellement l'homme avec lequel je vivais.

À partir de ce jour-là, quelque chose s'est déplacé entre nous.

C'est à cette époque que Linda est entrée dans notre vie. Elle venait d'être embauchée à la supérette. Elle riait facilement. Parlait à tout le monde. Et possédait cette qualité rare qui consiste à rendre les gens plus légers qu'ils ne le sont. J'avais besoin d'une amie comme elle. J'ai adhéré à sa personnalité en moins d'une semaine. Et pour rendre les fins de journée un peu plus faciles à traverser, je l'ai embarquée avec moi dans cette drôle d'aventure de nurserie à domicile.

Pendant plusieurs semaines, notre existence s'est organisée autour de cette étrange convalescence. La journée, je travaillais avec Linda à la supérette. Le soir, je retrouvais Jacques à l'appartement. Il récupérait lentement. Il marchait de mieux en mieux et les séances de kinésithérapie commençaient à produire leurs effets. Vu de l'extérieur, tout semblait évoluer dans la bonne direction.

Pourtant, quelque chose résistait.

Depuis ma découverte des analyses médicales, je n'arrivais plus à regarder Jacques tout à fait de la même manière. Je savais désormais qu'une partie de sa vie m'échappait. Je savais aussi qu'il faisait tout pour que cette partie-là demeure invisible.

J'aurais aimé vous dire que je l'ai immédiatement confronté à ses mensonges. La vérité est beaucoup moins glorieuse. J'ai choisi une solution égoïste. Je me suis rapprochée de Linda. Elle prenait de plus en plus de place dans mon quotidien. Nous déjeunions ensemble. Nous nous racontions nos vies. Nous riions beaucoup. Sa présence me faisait du bien. Avec elle, les problèmes perdaient systématiquement une partie de leur poids.

Je l'ai invitée à dîner à la maison de nombreuses fois. Je n'avais aucune arrière-pensée. J'avais simplement besoin d'un peu d'air dans cet appartement qui sentait à la fois les médicaments, le café froid et les efforts que l'on déploie pour sauver quelqu'un malgré lui.

Nous mangions. Nous buvions du vin. Je me levais maintes fois pour débarrasser la table et terminer la vaisselle. Chaque fois que je revenais dans le salon, la conversation avait changé de sujet. Musique. Voyages. Littérature. Politique. Souvenirs d'enfance. Ils semblaient capables de parler de tout avec la même facilité.

Je me souviens surtout de leurs rires.

Depuis l'accident, j'entendais rarement Jacques rire de cette façon. Avec Linda, cela lui venait naturellement. Il paraissait plus léger. Plus vivant. Comme si elle lui rappelait une version de lui-même qu'il avait momentanément perdue.

Cette complicité me réjouissait sincèrement. J'avais l'impression de réussir quelque chose. D'offrir à Jacques une présence amicale dont il avait besoin et à Linda un ami masculin qu'elle n'avait jamais eu puisque tous les mecs dont elle me parlait étaient des Bad Boys qui ne pensaient qu'à ses fesses, selon ses dires.

Je me suis rapidement aperçue qu'ils possédaient tous les deux un talent dont j'avais toujours été dépourvue : ils pouvaient parler pendant des heures sans jamais manquer de sujets. Lorsqu'ils se retrouvaient dans la même pièce, la conversation semblait se nourrir toute seule. Une chanson entendue à la radio suffisait à les entraîner vers un souvenir d'enfance, lequel débouchait sur un

voyage, puis sur un film, puis sur une théorie fumeuse concernant le sens de l'existence.

Au début, je participais à leurs discussions. Puis j'ai fini par comprendre que ma présence n'était pas toujours indispensable. Je pouvais débarrasser la table, étendre une lessive ou répondre à quelques messages sans que cela ne ralentisse leurs échanges d'une seule seconde.

Lorsque je revenais dans le salon, ils se trouvaient généralement exactement là où je les avais laissés. Assis face à face, un verre à la main, en train de refaire le monde avec l'assurance tranquille de ceux qui n'ont aucune intention de le changer.

Comme ils vidaient déjà les bouteilles sans moi, j'ai fini par leur laisser le privilège de les ouvrir sans moi également.

Plus d'une fois, je les ai abandonnés après le dessert pour aller me coucher. Je les entendais encore parler depuis la chambre. Puis rire. Puis débattre de sujets dont j'ignorais tout. Le lendemain matin, je retrouvais deux ou trois verres vides sur la table du salon au bout d'une conversation interrompue quelque part vers trois heures du matin.

À l'époque, cette situation me semblait presque idéale. Jacques paraissait moins sombre. Linda semblait heureuse de trouver enfin quelqu'un qui l'écoutait autrement que dans l'espoir de la mettre dans son lit. Quant à moi, je pouvais enfin respirer un peu.

Après tout, l'un avait besoin d'une béquille et l'autre d'un tire-bouchon. Ils s'entraidaient mutuellement. Pendant des mois, j'avais essayé de sauver Jacques. Je m'étais trompée de méthode. Ce n'était pas une infirmière qu'il lui fallait. C'était une sœur siamoise.

La dernière fois que je les ai croisés, c'était sur le parking d'un supermarché. Ils étaient mignons. Ils se disputaient parce que Jacques avait malencontreusement fait tomber une bouteille de vodka en rangeant les courses dans le coffre.

Ce n'était plus mon problème.

LA RIVIERE

Mon grand-père est parti pour l'Amazonie le jour de mes quatorze ans. Nous avons fêté mon anniversaire à midi, puis toute la famille l'a accompagné à l'aéroport.

Avant d'embarquer, il m'a remis une enveloppe épaisse.

— N'ouvre pas ça tout de suite, m'a-t-il dit. Attends que mon avion soit arrivé.

Je lui ai promis. Quelques minutes plus tard, je le regardais disparaître derrière les contrôles de sécurité. Je ne savais pas encore que je ne le reverrais jamais. Cette pensée m'a traversé l'esprit une seconde et demie, je l'ai repoussée.

À quatorze ans, on croit encore que les gens qu'on aime reviennent toujours. Ce soir-là, j'ai attendu l'heure prévue de son atterrissage avant d'ouvrir l'enveloppe.

Je m'attendais à découvrir de l'argent liquide et quelques conseils pour l'avenir.

À la place, j'ai trouvé une longue lettre.

Cher p'tit fiston,

Tout ça s'est décidé sur un coup de tête, Légèrement prémédité.

L'ambiance générale était retombée après le début de l'été. Les filles étaient d'humeur morose et moi-même, je n'avais plus trop la frite.

J'avais entrepris de passer l'été à la maison dans le but d'écrire, mais je n'avais rien à écrire et je ne l'écrivais pas.

Tout aurait pu continuer longtemps sur cette voie-là si les filles n'avaient pas pété un boulon. Elles s'étaient toutes les deux dégoté un poste de caissière à Auchan dans l'objectif d'amasser quelques pépettes pour s'offrir un voyage en septembre.

J'étais passé les voir plusieurs fois à leurs caisses et j'étais plutôt fier d'elles. Elles ne se comportaient absolument pas en enfants gâtées et n'avaient pas daigné retrousser leurs manches pour gagner leurs croûtes de leurs propres mains dans un boulot ingrat.

Finalement, elles démissionnèrent trois jours plus tard sans me laisser le temps de leur faire la morale. Et je les vis, le soir même, s'activer dans la maison comme des fourmis, à faire des lessives et regrouper leurs affaires de voyage.

Je me doutais bien qu'elles avaient devancé leur départ et je décidai d'aller leur tirer les vers du nez.

J'ai toujours eu une curiosité paternelle exubérante, tu le sais.

Sandra et Béra avaient avancé leur départ pour l'Ardèche.

Je les regardais préparer leurs sacs avec l'agitation des grands départs. Elles semblaient décidées à partir à l'aventure sans trop savoir ni où elles allaient dormir ni quand elles reviendraient.

Je leur posai tout de même la question. Impossible de m'en empêcher.

— En Ardèche.

— Et vous partez quand ?

— Demain matin.

Je n'en tirai pas beaucoup plus.

Depuis toujours, j'avais avec mes filles une relation étrange. J'étais leur père. Je les avais vues grandir sans jamais vraiment comprendre à quel moment elles étaient devenues des femmes. Et l'idée qu'elles puissent partir sans filet ne me rassurait qu'à moitié.

L'Ardèche ne m'était pas inconnue. J'y avais séjourné autrefois avec ta grand-mère Alexandra et j'en gardais un bon souvenir. Ce soir-là, la maison respirait le départ. Leurs sacs attendaient l'aube dans l'entrée. Une carte routière traînait sur la table. Je me surpris à les envier. Je tournais en rond.

Je n'écrivais plus. Je ne voyageais plus depuis la disparition d'Alexandra. Je regardais les autres partir.

Cette nuit-là, je fis mon sac à mon tour. Je n'avais encore rien décidé. Mais une idée commençait à faire son chemin.

Le lendemain matin, je les regardai charger leurs sacs dans la voiture. Je n'avais toujours rien dit de mes intentions. Lorsque je m'arrêtai près d'elles avec mon propre sac de voyage, Béa leva les yeux vers moi sans le moindre étonnement.

— Tu viens ?

— Si ça ne vous dérange pas.

— Monte.

Ce fut aussi simple que ça.

Quelques minutes plus tard, nous roulions vers l'Ardèche.

J'étais heureux. Cela faisait longtemps que je n'étais pas parti quelque part avec elles.

Après une bonne heure de route, une Mercedes blanche vint se coller à notre pare-chocs. Son conducteur multipliait les appels de phares et semblait impatient de nous dépasser. Il me klaxonnait comme un abruti. Je n'avais pas envie de me rabattre tout de suite, mais je finis par le faire.

La voiture arriva à notre hauteur. J'avais pris soin de baisser ma vitre. Agacé, je lui adressai un doigt d'honneur bien puissant.

La Mercedes se stabilisa à la même vitesse que moi. Une vitre fumée s'abaissa. Je m'attendais à recevoir un regard mauvais ou un geste déplacé en retour. À la place, l'homme assis côté passager braqua un revolver dans notre direction.

Je donnai un brusque coup de frein tandis que les filles poussèrent un cri.

Quelques secondes plus tard, la Mercedes disparaissait à l'horizon.

— Putain, mais t'es trop con, papa..., m'engueula Sandra.

— C'est quoi ce délire ! s'exclama Béa.

Je n'avais rien à répondre. Moi non plus, je ne comprenais pas.

Un type avait voulu jouer les gangsters et nous montrait son arme comme il nous aurait montré son zgueg. Dans les deux cas, ça en disait surtout long sur le cerveau du passager et une certaine misère intérieure. Reste que je n'étais peut-être pas complètement étranger à cette démonstration de bêtise.

Nous arrivâmes en fin d'après-midi dans un petit village blotti au fond d'une vallée. Un coin touristique paraît-il, avec une plage aménagée au bord d'une rivière dont je serais aujourd'hui incapable de te retrouver le nom. Ce dont je me souviens en revanche, c'est de la chaleur. Le soleil cognait encore fort et nous n'avions qu'une envie : trouver un endroit tranquille et aller piquer une tête.

Nous avons donc chargé nos sacs sur nos épaules et quitté le village à pied. Une petite demi-heure plus tard, nous découvrions un coin parfait. Pas le bout du monde, mais suffisamment isolé pour nous donner l'impression de l'avoir trouvé nous-mêmes. Après des heures de route, ça nous suffisait largement. J'avais laissé mon maillot de bain à la maison. Comme souvent. Cela ne m'empêcha pas de me baigner en caleçon. Les filles me rejoignirent rapidement. L'eau était fraîche juste comme il fallait, transparente par endroits, plus sombre ailleurs.

Nous y sommes restés longtemps. Je regardais mes filles rire, s'éclabousser et retrouver une insouciance que je ne leur avais plus vue depuis des mois. Quant à moi, je me sentais léger. Depuis la disparition d'Alexandra, cela ne m'était pas véritablement arrivé. Faut dire ce qui est. Elle était tout pour moi. Sans elle, je n'étais donc plus rien, par équation.

Après la baignade, Sandra et moi sommes partis marcher un peu le long de la rivière.

Le soleil commençait à descendre derrière les collines et quand nous sommes revenus au campement, nous avons allumé un feu et partagé l'apéritif.

La nuit tombait doucement. Béa entreprit alors de nous raconter quelques-unes de ces histoires dont elle avait le secret. Des légendes africaines, des mythes étranges, des récits où les animaux parlaient aux hommes et où les hommes ne comprenaient pas toujours ce qu'on essayait de leur dire.

Nous l'écoutions en silence lorsqu'un orage éclata. En quelques minutes, la pluie transforma notre veillée en fuite désordonnée vers la tente. Trempés mais hilares, nous nous réfugiâmes à l'intérieur. C'est alors que Sandra se redressa.

— Les rivières sont parfois violentes, dit-elle. Si elle déborde cette nuit, on devrait peut-être déplacer la tente.

Je tentai de la rassurer, mais elle insista.

Finalement, nous démontâmes tout et nous installâmes un peu plus haut. Quelques minutes plus tard, la pluie cessa. Mais Sandra semblait convaincue d'avoir pris la bonne décision. Nous nous moquâmes gentiment de ses inquiétudes.

Nous étions trempés, mais nous venions de vivre une séquence inoubliable.

Le lendemain matin, je me réveillai avant les filles. Le soleil était déjà levé et l'air sentait la pierre chaude et les pins. Je décidai de retourner au village chercher des croissants. Je suivis le sentier de la veille puis retrouvai la petite place où nous avions laissé la voiture.

C'est là que mon estomac se noua. À quelques mètres de notre vieille R5 était garée une Mercedes blanche.

Je restai scotché sur place. Les mêmes vitres fumées. La même carrosserie impeccable. Je fis lentement le tour du parking pour m'assurer que je ne me racontais pas d'histoires. Non. C'était bien elle. Sur le moment, toutes sortes d'hypothèses me traversèrent l'esprit. Une coïncidence ou quelque chose de beaucoup moins rassurant. Je n'avais aucune preuve qui pouvait me faire basculer d'un côté ou de l'autre. Seulement cette désagréable impression que notre rencontre sur l'autoroute n'était peut-être pas terminée.

Les croissants pouvaient attendre. Je repris illico le chemin de la rivière d'un pas beaucoup moins tranquille qu'à l'aller. Plus j'avancais, plus mon imagination travaillait. Quand j'aperçus enfin notre campement, je sentis mon cœur accélérer. Les deux hommes étaient là. Debout sur un rocher, sapés comme des vrp, quelques mètres au-dessus des filles. Je ramassai un morceau de bois au bord du sentier et m'approchai.

— Hé les gars ! Vous avez un problème ?

— Notre problème, répondit le plus petit, c'est les blaireaux dans ton genre.

Le ton était calme mais je compris immédiatement qu'ils n'étaient pas venus jusqu'ici pour admirer le paysage. Je les savais armés, je choisis donc la voie de la diplomatie.

— Je suis désolé pour le doigt, je me suis un peu emporté. Mais franchement, ça valait pas la peine de faire le détour pour ça, c'est clair, j'aurais pas dû...

— On dirait des gosses, lança Sandra en sortant la tête de la tente. Des gosses qui jouent aux cow-boys et aux indiens.

Le silence qui suivit fut presque comique. Les deux hommes se regardèrent. Puis ils éclatèrent de rire. Moi aussi, mais d'un rire jaune...

e plus grand haussa les épaules.

— Tout le monde sait qu'il n'y a rien de plus énervant qu'un type qui vous colle au cul pendant des kilomètres. Moi-même, ça me fout les nerfs.

Il me regarda quelques secondes avant d'ajouter :

— On est quittes.

Je n'étais pas complètement convaincu, mais le ton était moins agressif. Les filles semblaient déjà plus détendues que moi. Elles sortirent de la tente, s'étirèrent et demandèrent des nouvelles des croissants.

— La boulangerie était fermée.

Quelques minutes plus tard, ils avaient retiré leurs chaussures, leurs vestes et leurs pantalons et s'apprêtaient à se baigner en caleçon.

Je n'étais toujours pas rassuré. Le plus petit sortit un revolver de sa poche et le posa sur une pierre, à portée de main.

Les deux compères parlaient fort, racontaient des bêtises et semblaient davantage préoccupés par l'idée de faire les beaux devant mes filles que par une quelconque vengeance à mon égard.

À les observer, on avait du mal à croire qu'ils nous avaient braqués la veille sur l'autoroute.

Ce qui me paraissait le plus invraisemblable dans toute cette histoire, ce n'était même plus leur présence. C'était leur décontraction.

J'en étais arrivé à me demander s'ils ne nous avaient pas retrouvés par hasard en traversant le village. Peut-être s'étaient-ils simplement fendu la poire en reconnaissant la R5 sur le parking.

Les deux compères continuaient leurs fanfaronnades.

— Allez les filles, approchez un peu, on ne va pas vous manger.

— Je ne suis pas certain que ce soit l'argument le plus rassurant du monde, intervins-je.

— Tu vois toujours le mal partout, mec, tu ne veux pas plutôt aller nous chercher des croissants, la boulangerie est bien ouverte, je t'assure, t'as pas bien regardé, dit le grand.

— Fred...

— Quoi encore ?

— Fred, y a un truc qui me grimpe sur la jambe...

— Fred ! Y a des serpents !

Le grand éclata de rire.

— Arrête tes conneries.

— Je te jure !

Cette fois, quelque chose dans sa voix nous fit tous tourner la tête.

Les deux hommes regardaient l'eau autour d'eux.

Puis leurs visages changèrent.

La peur venait d'entrer dans la scène.

Au début, je ne compris pas ce qui se passait.

Ensuite, je les vis.

Des serpents noirs remontaient le long de leurs jambes.

D'abord un.

Puis plusieurs.

Puis beaucoup trop.

Les reptiles semblaient surgir de partout à la fois.

Les deux hommes se mirent à hurler.

Ils tentaient de les arracher de leurs vêtements, perdaient l'équilibre, s'enfonçaient dans l'eau, se relevaient, retombaient encore.

Tout cela dura très peu de temps.

Quelques secondes à peine.

Pourtant, j'ai le souvenir d'une scène interminable. Lorsque les serpents disparurent enfin, les deux hommes n'avaient plus rien de menaçant. Ils ramassèrent leurs fringues et décampèrent sans demander leur reste.

Pendant plusieurs secondes, aucun de nous ne parla. Nous regardions encore l'eau. Les serpents avaient disparu aussi vite qu'ils étaient apparus. Puis Béra éclata de rire. Sandra la suivit. Et nous recommençâmes à respirer normalement. Le plus étrange dans cette histoire, c'est qu'en observant la rivière ce jour-là, nous nous sommes aperçus qu'elle en était pleine.

Des serpents, il y en avait partout. Nous avions passé la veille à nous baigner au milieu d'eux sans même les remarquer. Ils étaient là depuis le début. Et pourtant, ils ne s'étaient intéressés qu'à ces deux énergumènes. Je n'ai jamais trouvé d'explication rationnelle à ce qui s'est passé ce jour-là.

Peut-être existe-t-il une raison parfaitement logique ?

Peut-être que ma mémoire a transformé cette histoire au fil des années.

Peut-être pas. Qui sait ?

Tu peux considérer tout ceci comme un souvenir fidèle.

Tu peux aussi penser que ton grand-père a inventé cette histoire de toutes pièces. Je ne t'en voudrai pas.

Les écrivains vivent souvent à la frontière de deux territoires qui communiquent davantage qu'on ne le croit.

La réalité d'un côté. L'imaginaire de l'autre.

La frontière entre les deux est poreuse.

J'aimerais simplement que tu ne l'oublies jamais, p'tit fiston.

Ton grand-père.

BEURK

Je voulais attraper ça. Une force en moi ne le voulait pas.

Les yeux rivés sur le cendrier marocain posé sur la table, je triturais machinalement un crayon de papier.

Ce sentiment de lutte contre moi-même me rappelait l'histoire d'un voisin. Depuis dix jours, la grève de la presse l'empêchait d'acheter son journal. Chaque matin, il descendait malgré tout jusqu'au kiosque, comme si l'habitude continuait à agir toute seule à sa place.

Moi, c'était pareil. Je regardais le paquet de cigarettes posé devant moi. Une partie de moi avait envie d'en prendre une. Une autre s'y opposait.

L'affaire pouvait sembler dérisoire, mais elle ne l'était pas. Avec le temps, je compris que cette lutte ne concernait pas seulement le tabac.

Elle concernait à peu près tout. Les rencontres. L'amour. La vie sociale. Le bonheur. Chaque fois que je voulais attraper quelque chose, une force en moi semblait vouloir m'en empêcher.

À cette époque-là, je ne comprenais pas encore d'où venait cette résistance.

Je voulais attraper ça. Une force en moi ne le voulait pas.

Une amie me l'avait encore reproché la veille.

— Tu es vraiment le roi de la branlette.

Il est temps de parler d'un regret que j'ai longtemps gardé pour moi. À l'époque, j'étais étudiant et je vivais dans une chambre de bonne derrière la Bastille. Neuf mètres carrés. Un matelas. Un réchaud. Quelques livres. Mon vieux poste stéréo. Et beaucoup trop de temps pour réfléchir.

Je vivais seul. Très seul.

Les premiers temps, j'eus du mal à m'habituer à ce minuscule appartement perché sous les toits. Et la faculté me paraissait immense et incompréhensible.

Je passais davantage de temps à chercher les amphithéâtres qu'à suivre les cours.

Je m'adaptais mal à tout. À la ville. Aux études. À moi-même.

Je voulais attraper ça. Une force en moi ne le voulait pas.

Je venais de quitter ma banlieue, mes amis et mes habitudes. Paris ressemblait à une fourmilière dont je ne comprenais pas les règles.

J'avais choisi la philosophie en croyant y trouver des réponses. Je n'y trouvais que des questions formulées dans un langage que je ne maîtrisais pas.

Au bout de quelques mois, je séchais régulièrement les cours.

Je lisais. J'écoutais de la musique. Je rêvassais.

Je perdais mon temps avec application.

La vérité, c'est que je ne savais pas quoi faire de ma liberté.

Après la mort de mon père qui avait amassé quelques noisettes en écrivant des polars, une petite rente permettait à ma mère, mon frère, ma sœur et moi de vivre correctement.

Je n'avais donc aucune urgence. Aucune nécessité. Aucune excuse non plus.

Ici et maintenant, je tourne autour du regret au lieu de le nommer.

Je voulais attraper ça. Une force en moi ne le voulait pas.

Au début. Cette existence me convenait parfaitement.

Je passais d'un roman à l'autre comme un naufragé organise sa survie sur une île déserte. En écoutant des musiques variées, me cultivant l'oreille et l'esprit. Puis quelque chose se dérégla.

Les livres ne me suffisaient plus. La musique non plus.

La solitude, qui m'avait d'abord semblé confortable, commença à ressembler à une prison.

J'avais besoin de communiquer. De rencontrer. De partager. D'échanger des regards. De séduire. De me sentir aimé.

Le problème, c'est qu'au moment même où je comprenais cela, j'étais devenu incapable d'agir en conséquence. Je ne parvenais pas à engager la moindre conversation avec quiconque.

Je m'étais replié comme un escargot dans sa coquille, l'image est galvaudée, mais je n'en vois pas de plus parlante.

Je voulais attraper ça. Une force en moi ne le voulait pas.

À Noël, je mentis à tout le monde.

À ma mère. Ma sœur, mon frère. À mes amis.

Je prétendis que tout allait bien, que mes études étaient passionnantes, que ma vie parisienne était exactement celle dont j'avais rêvé.

Puis les fêtes passèrent.

Je me retrouvai plus seul encore qu'avant.

J'essayai alors de me rapprocher de mes voisins.

Le résultat fut décevant. Ils étaient gentils, équilibrés, amoureux. Ils n'avaient besoin de rien. Surtout pas de moi.

Je finis par abandonner l'idée de sauver ma solitude.

Ou plutôt, je m'y habituai. En apparence. Car une autre idée commençait à s'installer. Une idée dont j'avais honte.

Je pensais à la chute. Au vide. À cette seconde où il serait trop tard pour revenir en arrière.

Beurk.

Je n'avais aucune envie de mourir. J'avais simplement envie que quelque chose s'arrête.

L'inertie.

Cette vie que je regardais passer sans parvenir à la rejoindre.

J'avais envie d'une autre fin.

La fin d'une période.

La fin d'une vie dont j'étais devenu le spectateur plus que l'acteur.

Je voulais attraper ça. Une force en moi ne le voulait pas.

Mon regret n'est pas d'avoir envisagé la chute.

Mon regret est d'avoir attendu si longtemps avant de trouver le remède alors qu'il était sous mes yeux depuis le début.

Puis un soir, au lieu de me pencher davantage vers le vide, je me suis assis devant une feuille blanche.

Depuis, je n'ai rien à vivre mais je l'écris.

MYGALES

Mon voisin de chambre, un homme de soixante-treize ans, était bien d'accord avec moi : ce docteur traitait ses patients comme de la marchandise et puis c'est tout. Allez hop ! Ça y est, la crise est passée, deux nuits en salle de réanimation, trois nuits dans la chambre, deux-trois contrôles radiographiques, puis hop, allez c'est reparti !

Finis la belle vie, j'étais sortant. Les défilés incessants d'infirmières plus attentionnées les unes que les autres, les bons petits repas complets servis au lit : entrées, plats principaux, fromage et desserts, plus du vin au choix, rouge ou rosé... fini. De tout télécommander à partir de son lit, à demi allongé, moitié à poil, carrément déboussolé, plus de place pour le stress, à peine dix de tension et rien de plus à cogiter. Juste regarder des programmes bidons à la télé, zapper et zapper. Toujours zapper.

Quand sa femme sortit prendre un café, je n'ai pas pu m'empêcher de le questionner.

— Dis... tu l'aimes encore, ta femme ?

À vrai dire, je manquais de respect. Je n'étais pas un garçon très bien élevé. Mais ça ne l'a pas choqué le moins du monde.

— Depuis combien de temps tu l'aimes ?

Il a souri avant de répondre.

— Cinquante-trois ans.

— C'est beau.

— N'est-ce pas ?

Le plus beau encore, c'était la fierté qui se dégageait du ton sur lequel il avait prononcé ces trois mots. Une fierté souriante, presque enfantine. Je l'ai regardé longtemps. Les yeux grands ouverts. Je me suis surpris à penser qu'un jour je pourrais énoncer un chiffre pareil. Ça signifierait que j'aurais passé ma vie avec Farid.

Il m'observa à son tour, comme s'il avait deviné quelque chose.

— Tu sais, mon petit... on ne passe pas cinquante-trois ans avec la même femme sans avoir fait quelques conneries.

Je souris.

— Vous l'avez trompée ?

— Pire.

— J'ai travaillé pour des gens qu'il ne fallait pas fréquenter. Elle me l'avait pourtant interdit.

Je pensai qu'il délirait un peu. Les médicaments, peut-être. Mais il poursuivit d'une voix parfaitement calme.

— J'ai peur qu'ils s'en prennent à elle.

Sa femme revint quelques minutes plus tard avec deux cafés tièdes achetés au distributeur. Elle s'assit près de lui, lui tapota l'épaule avec un geste qui semblait répété depuis des décennies et lui demanda s'il avait eu des nouvelles du médecin.

— Non, pas encore. Ils doivent encore me faire des examens.

Ils se sourirent.

Je les regardais sans rien dire. Il y avait entre eux une complicité silencieuse qui me fascinait.

Au moment de partir, elle l'embrassa sur le front, puis sur la bouche.

— À demain.

Il attendit que la porte se referme.

— Trois mois maxi, à tout casser, qu'il m'a dit.

Il disait cela avec le même calme que s'il m'avait annoncé la météo du lendemain. Il n'avait pas osé le dire à sa femme. Il fallait que ça sorte. J'étais le réceptacle à disposition.

Je ne trouvai rien de pertinent à répondre.

Il me fit un clin d'œil.

— Fais pas cette tête. À mon âge, c'était déjà la prolongation.

Nous avons regardé la télévision jusqu'à la tombée de la nuit. Une émission complètement idiote qui nous fit rire comme deux gamins. Je serais volontiers resté quelques jours de plus dans cette chambre.

Vers minuit, la télévision diffusait encore une lumière bleutée. Le vieux ronflait déjà. Je gardais les yeux fermés sans réussir à trouver le sommeil.

La porte s'ouvrit.

Je crus d'abord à une infirmière.

Mais les pas étaient trop prudents. Ils ne portaient pas de blouse. Un homme entra le premier, en jogging Nike, une femme le suivait, sa tenue jurait avec celle du mec, elle était nippée en bas-nylon et mini-jupe, plutôt tenue de trottoir... Je n'eus pas le temps d'en voir plus, Je refermai complètement les yeux et ralentis ma respiration.

Je les sentis s'approcher du lit de Jean-François.

— Alors... comment ça va ?

Aucune réponse.

— Oh... Oh... Réveille-toi, monsieur « je me crois plus malin que les autres ».

Je ne bougeai pas d'un millimètre.

— On est venus récupérer ce qui nous appartient.

Jean-François grogna comme un ours qu'on vient déranger dans sa caverne.

— Vous perdez votre temps.

Le type au jogging tenta de murmurer, mais sa voix grave le trahissait, je l'imaginais accroupi à hauteur du visage de mon compagnon de chambre.

— Où est la valise ?

— Quelle valise ?

J'entendis une gifle sèche siffler dans la chambre.

— Épargne-nous ce numéro. C'est la dernière fois que je te pose la question. Elle est où ?

Un long silence s'installa.

Je retenais ma respiration.

Jean-François finit par soupirer.

— D'accord... Elle est dans une consigne de la gare de Lyon.

Les deux inconnus échangèrent un regard.

— Le numéro ?

— Trois cent dix-huit.

— La clé ?

Jean-François désigna faiblement la table de nuit.

— Dans le tiroir... au fond... dans une vieille boîte d'allumettes.

Le grand ouvrit brutalement le tiroir, fouilla quelques secondes et en sortit une petite clé.

— Tu vois quand tu veux...

Le type aux Ray-Ban se redressa.

— Si tu nous racontes des conneries, on reviendra. Et cette fois, ce n'est pas toi qui nous intéresseras.

Jean-François baissa les yeux.

— Je sais.

Ils quittèrent la chambre aussi silencieusement qu'ils étaient entrés.

— Désolé, gamin, pour le dérangement, dit Jean-François en regardant le plafond.

Il ria dans sa barbe.

— Ils vont être déçus quand ils vont rencontrer Pauline.

— Une de mes mygales adorées.

Jean-François me demanda si j'avais des cigarettes. J'avais un paquet de Camel dans mon sac, et je n'avais plus le droit d'y toucher depuis le pneumothorax, la dernière m'avait fait me plier en quatre et me tenir aux murs sur les trottoirs pour atteindre le cabinet de mon médecin.

— Tu peux m'en passer une ?

— C'est pas très raisonnable.

Il éclata de rire.

— Trop tard pour penser à être raisonnable. Allez, file m'en une.

Je fouillai dans mon sac et lui tendis le paquet.

Il redressa lentement son lit électrique jusqu'à presque quarante-cinq degrés, puis trouva la force de se hisser hors du lit pour aller fumer près de la fenêtre. Ces dernières ne pouvaient pas s'ouvrir intégralement, mais suffisamment pour rejeter la fumée hors de la chambre et éviter de faire sonner l'alarme.

— Tu sais, les médecins passent leur temps à nous expliquer comment vivre, mais tout ça c'est des conneries puisque la fin est la même pour tout le monde.

Je ne répondis rien. Il tira une nouvelle bouffée.

— C'est plutôt une bonne chose que tu sortes demain, t'es réparé, tu peux te casser et reprendre le fil de ta vie.

Je souris. Il marqua une pause.

— Profites-en.

— Je sais. Merci. Donc, t'as mis une mygale dans la valise qu'ils vont trouver ?

— Affirmatif.

Il se déplaça jusqu'à son armoire, ouvrit une chemise et me glissa dans les mains une dizaine de photos noir et blanc de ses petites mygales...

— Je les élève depuis vingt ans.

— J'ai peut-être encore un service à te demander, gamin.

Je levai les yeux vers lui.

Il hésita.

Puis secoua la tête.

— Demain. On verra ça demain.

Nous avons été réveillés par l'infirmière la moins discrète de tous ce jour-là, elle est entrée en poussant son chariot avec sa voix poissonnière.

— Bonjour messieurs... Bien dormis ? Y'a des croissants ce matin c'est dimanche ! Prêt à sortir monsieur l'aventurier !

Elle m'avait donné ce surnom parce que j'avais fait un pneumothorax en regardant la mer en furie sur une digue de la plage des Aresquiers, une vague m'avait entraîné dans l'eau et une autre fracassé contre la digue.

Nous tentons de mâcher la viennoiserie avec tant de véhémence mais elle est tellement ramollie qu'on se regarde en grimaçant et qu'on abandonne l'idée de la terminer.

— Avant qu'ils reviennent, il faut que je te dise où elle est la valise, tu vas la récupérer, la planquer, et quand je serai mort, tu l'apporteras à ma femme.

Elle saura quoi en faire. Si tu tombes sur Gertrude, ne panique pas. Elle n'est pas méchante, il suffit que tu chantes, elle se mettra dans un coin. Elle est peureuse comme tout.

Puis il m'expliqua où la trouver et me nota sur le dos d'une ordonnance son adresse.

Dans la matinée, ça n'a pas loupé, la femme et l'homme sont revenus, cette fois-ci, elle était en jogging à son tour, et lui ne s'était pas changé. Mais ils ne passaient pas inaperçus dans les couloirs de l'hôpital, surtout parce qu'ils sont déboulés dans la chambre en dehors des horaires des visites. Une infirmière les talonnait en leur demandant de bien vouloir sortir, qu'elle allait appeler le service de sécurité.

— Vous pourrez revenir quand les visites seront auto...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Le grand la repoussa violemment contre le mur. Jean-François me lança un regard. Je compris immédiatement. Sans réfléchir davantage, j'attrapai mon sac, j'étais déjà prêt à partir, je n'attendais plus que le feu vert du médecin qui voulait me montrer les dernières images radiographiques, mais une infirmière avait déjà vendu la mèche, tout allait bien, ils ne me retiendraient pas.

Je ramassai mes affaires. Nos regards se croisèrent une dernière fois. Il n'y avait plus rien à dire. Je suis sorti. Le couple ne chercha même pas à me retenir. Ils ont pensé que je les redoutai, ce qui n'était pas faux. Toute leur attention était tournée vers Jean-François. J'entendis son premier cri bien avant d'atteindre l'ascenseur.

Je ne me retournai pas.

Je traversai le couloir en retenant ma respiration. Derrière moi, les cris s'étaient intensifiés. L'ascenseur était encore ouvert quand j'ai entendu une détonation. Puis une deuxième, putain de merde ! J'appuyai frénétiquement sur le bouton du rez-de-chaussée. Les portes commencèrent à se refermer.

Un troisième coup de feu se fit entendre.

Je restai figé.

J'avais le souffle coupé. Le pneumothorax n'y était pour rien cette fois.

Quand les portes se rouvrirent au rez-de-chaussée, je traversai le hall en pressant le pas comme je pouvais. Courir aurait attiré les regards. J'étais persuadé qu'ils m'attendaient déjà en bas.

Je débouchai sur le parking des urgences. Quelques secondes plus tard, un taxi déposait une gosse et sa mère devant l'entrée des consultations. Je profitai de la confusion pour m'éloigner sans me retourner et hélér le chauffeur... Je m'engouffrai sur le siège arrière avant même qu'il ait eu le temps de refermer son coffre.

Le chauffeur ne posa aucune question. Je lui donnai une adresse. Quelques minutes plus tard, nous nous arrêtons devant le vieux cimetière Saint-Lazare.

Le caveau familial des Morel ne fut pas difficile à trouver. Jean-François m'avait tout indiqué. La quatrième rangée. Une statue d'ange décapitée. Une dalle fendue dans un angle. Il m'avait parlé de Gertrude, j'en avais des sueurs froides, la pierre était froide, l'endroit glauque au possible et si peu éclairée, j'ai allumé mon zippo et me suis mis à chanter le premier truc qui me passa par la tête.

*Je, Je suis libertine, je suis une catin ! Je, Je suis libertine, je suis une catin !
Je, je suis si fragile Qu'on me tienne la main*

Ça résonnait dans tout le caveau. Ridicule. Mais je préférais encore passer pour un fou que glisser les mains sur une mygale.

La valise était là. Étonnamment légère. Je la sortis de sa cachette, remis la dalle en place et quittai le caveau sans demander mon reste. Je filai ensuite hors du cimetière en évitant de regarder les noms gravés sur les tombes. Il m'avait donné le code pour l'ouvrir, l'envie en me manquait pas de vérifier son contenu, mais je n'étais pas à l'aise, et s'il y avait glissé une araignée ! J'envisageais de le faire une fois chez moi, en mettant des gants et des manches longues. À cet instant, j'étais persuadé d'accomplir la dernière volonté d'un homme condamné mais peut-être m'avait-il réservé une mauvaise surprise à moi aussi ! Comment faire confiance à un éleveur de mygales ? Je le connaissais à peine et il avait l'air un peu marteau par moments.

Je montai dans un autre taxi. Direction la maison. Ce n'est qu'en arrivant dans ma rue que quelque chose me fit ralentir. Une voiture inconnue était stationnée

devant l'immeuble. Le couple de faux joggers discutait tranquillement avec ma voisine. Elle devait être en train de leur raconter que je vivais au troisième étage, que j'étais étudiant en lettres modernes, que je visais de devenir prof de français et que j'étais gentil comme tout.

Je demandai au chauffeur de continuer sans s'arrêter en lui donnant l'adresse de Farid. Je gardais la valise serrée contre moi. Je sentais déjà son poids changer. Ce n'était plus du métal. Ce n'était plus du cuir. C'était autre chose. L'idée de la jeter par la fenêtre m'a traversé.

Je pensai à Jean-François. À sa femme. À la promesse que je lui avais faite. Puis je regardai la valise. J'avais vingt-deux ans.

Toute la vie devant moi.

Elle, il ne lui restait plus que trois mois avec l'homme qu'elle aimait depuis cinquante-trois ans, et qui à l'instant même était peut-être déjà mort sur son lit d'hôpital, tué par ce couple de joggers à l'air inoffensif !

Farid fut surpris de me voir débarquer chez lui.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je posai la valise sur la table de son salon.

— Ton camping-car est prêt ?

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut qu'on disparaisse.

Maintenant.

Je rentrai le code de la valise et l'ouvrit.

Farid leva les sourcils en en découvrant le contenu. Ce n'était pas des mygales.

C'était bien pire. De l'argent tombé du ciel !

DERNIER RAPPEL

Parfois, j'en ai assez d'écrire des histoires à dormir debout.

Qui va les lire ? Qui va les aimer ? Et pourquoi est-ce que je m'obstine ?

Andros soupira en s'asseyant devant son bureau. Il devait pourtant rendre la dixième nouvelle de la série avant la fin du mois. Le contrat était formel : dix nouvelles. Il ne pouvait plus reculer.

Il regrettait un peu de s'être lancé dans cette aventure. Mais à quoi bon se convaincre du contraire ? L'appât du gain l'avait fait mordre à l'hameçon sans hésiter.

La première nouvelle avait rencontré un succès inattendu.

Elle racontait l'histoire d'un garçon persuadé d'avoir un sexe ridicule. Pendant des années, il avait vécu caché derrière une forêt de poils qui lui avait valu le surnom de « Petite bite ». Jusqu'au jour où, découvrant enfin son propre corps, il comprenait que son complexe reposait sur un malentendu grotesque : sous cette broussaille dormait un sexe hors norme. La honte devenait alors vanité, puis légende, avant de se transformer en une nouvelle prison. Andros croyait écrire une satire des complexes. Les lecteurs n'y virent qu'une provocation jubilatoire. *Zob* fit scandale et lui offrit une publicité que personne n'aurait pu acheter. Le bouche-à-oreille fit le reste.

Les lecteurs avaient adoré.

Andros, beaucoup moins.

Son premier contrat fut aussitôt déchiré pour être remplacé par un autre, bien plus avantageux. Il signa sans discuter. L'appât du gain l'avait déjà fait mordre une première fois ; cette fois, il avala l'hameçon tout entier.

Un mois plus tard, il remit une deuxième nouvelle.

Elle s'intitulait *Peigne-cul*.

Elle débutait par une phrase qui donnait le ton :

« Ton haleine pue la merde de chien. Ce n'est pas pour te provoquer que je te dis ça. C'est pour t'annoncer une vérité : la catégorie d'homme à laquelle tu appartiens est une sous-espèce humaine... »

Le reste du récit suivait un personnage qui passait sa vie à traîner derrière lui une odeur imaginaire. Plus il cherchait à s'en débarrasser, plus elle semblait envahir son existence. Il se lavait jusqu'au sang, parfumait ses vêtements, changeait de ville, de travail, de fréquentations. Rien n'y faisait. Les autres finissaient toujours par se boucher le nez en le voyant arriver. À la fin seulement, il comprenait que cette puanteur ne venait pas de son corps mais de son alimentation, mais aucun régime ne changeait la donne, seul des longues périodes de jeûne lui permettait d'assainir son corps, ce qui le conduisit à devenir le gourou d'une secte qui prône le jeûne par intermittence destinée aux personnes à l'haleine sévère, objectif : retrouver confiance en eux.

Andros croyait avoir écrit une allégorie sur les blessures narcissiques.

Les lecteurs n'y virent qu'une farce à mourir de rire.

Les ventes triplèrent. Le magazine dut être réimprimé.

On l'invita à la télévision.

Son rédacteur en chef lui déconseilla vivement de s'y rendre.

— Pas encore. Laisse-les avoir faim.

Andros obéit.

Les semaines suivantes, il reçut des tourbillons de propositions, pour des signatures en librairie et des interviews. Les journalistes voulaient comprendre comment un inconnu avait pu devenir en quelques mois l'écrivain le plus provocateur du moment. Les éditeurs lui promettaient des sommes qu'il n'aurait jamais osé imaginer quelques semaines plus tôt.

Le téléphone sonna. C'était Anémone.

— Attends, Andros... On habite à deux pas l'un de l'autre et ça fait deux mois que je n'ai pas de nouvelles de toi. À chaque fois que je passe chez toi, tu n'es pas là. J'ai bien de la chance de t'avoir enfin au téléphone. T'es amoureux ou quoi ?

— Non, je cherche le sujet de ma prochaine nouvelle.

Depuis la publication de *Peigne-cul*, qui avait rencontré davantage de succès que *Zob*, il redoutait la page blanche. Il voyait l'argent remplir son compte en banque et il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir en faire.

Il prit le temps d'aller visiter des appartements. Sa vieille location lui paraissait soudain trop petite. Il voulait plus grand et devenir propriétaire.

La troisième nouvelle s'intitulait *Miroir*.

Elle racontait l'histoire d'une femme qui ne se reconnaissait plus. Chaque glace lui renvoyait un visage différent. Chez le coiffeur, elle avait cinquante ans. Dans l'ascenseur de son immeuble, elle en avait vingt. Les vitrines la montraient tantôt grosse, tantôt maigre, tantôt belle, tantôt difforme. À force de ne plus savoir lequel était le sien, elle finissait par casser tous les miroirs de son appartement.

Le dernier chapitre révélait que les miroirs ne mentaient pas. Ils reflétaient simplement le regard que la femme portait sur elle-même, comme nous tous.

Andros croyait avoir écrit une histoire universelle sur l'identité.

Les lecteurs y virent un conte fantastique.

Lui seul ignorait encore qu'il venait de se décrire pour la troisième fois. Il écrivait pourtant sur les autres avec l'obstination de ceux qui ne veulent surtout pas parler d'eux-mêmes.

Son succès fut honorable, sans atteindre les sommets de *Zob* et *Peigne-cul*.

Cela convenait parfaitement à Andros.

Pour la première fois depuis des mois, il eut le sentiment d'avoir écrit ce qu'il avait réellement envie d'écrire, sans chercher à provoquer ni à faire rire. Les ventes étaient moins spectaculaires, mais les rares lettres de lecteurs qui arrivaient jusqu'à lui parlaient de leurs propres complexes, de leur difficulté à s'accepter, de ce visage qu'ils ne reconnaissaient plus dans le miroir chaque matin.

Il les lisait toutes.

Un soir, Anémone passa chez lui sans prévenir.

Elle trouva les enveloppes éparpillées sur la table du salon et un appartement encore plus vide qu'à l'accoutumée.

— Tu les gardes toutes ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— J'ai l'impression qu'elles parlent de quelqu'un que je connais.

Elle sourit sans comprendre.

Puis elle lui prit la main. Ils descendirent boire un verre de vin et passèrent la soirée à regarder les passants depuis la terrasse d'un café. Pour la première fois depuis longtemps, Andros ne pensa ni aux ventes, ni aux contrats, ni au sujet de sa prochaine nouvelle.

Il se contenta d'être là.

Une envie très simple lui monta alors au nez.

Il voulait embrasser Anémone.

— J'espère que t'as envie de faire l'amour ?

Elle resta quelques secondes à le regarder.

Puis un sourire amusé étira ses lèvres.

— Moi aussi, j'espère la même chose.

Ils éclatèrent de rire.

— Excuse-moi... Je crois que j'ai oublié comment on commence une conversation dans la vraie vie.

Ils avaient déjà parlé de sexe des dizaines de fois sans jamais franchir le pas. Cette fois, il n'y eut presque rien à dire. Ils se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre avec la même évidence que s'ils s'étaient simplement quittés la veille.

Plus tard, allongés dans le silence, ils se dirent les mots les plus simples du monde.

Ils conjuguèrent le verbe aimer à la première personne.

Les jours suivants, ils eurent toutes les peines du monde à se quitter plus d'une heure. Ils inventaient des prétextes pour se retrouver, écourtaient leurs rendez-vous, repoussaient leurs obligations. Ils tombèrent amoureux avec la même spontanéité que certains attrapent un rhume. Et pendant quelques semaines, Andros oublia presque qu'il avait encore des nouvelles à écrire.

Puis un matin très tôt, une idée le réveilla avant le soleil. Il se précipita sur sa machine sans préparer son café.

La quatrième nouvelle venait de trouver son premier mot.

La quatrième nouvelle s'intitulait *Étreinte*.

Elle racontait l'histoire d'un homme qui, chaque fois qu'il tombait amoureux, cessait peu à peu d'exister. Ses amis oubliaient son prénom. Les commerçants ne le reconnaissaient plus. Son reflet lui-même disparaissait des vitrines. Plus son amour grandissait, plus il devenait transparent.

Il s'en inquiétait d'abord.

Puis il comprenait que cette disparition n'avait rien d'une malédiction.

Aimer consistait précisément à laisser un peu de place à quelqu'un d'autre.

Le jour où la femme qu'il aimait lui disait enfin : « Je te vois », il redevenait visible aux yeux de tous.

Andros croyait avoir écrit une histoire sur le couple. Les lecteurs y lurent un conte poétique. Les critiques, qui jusque-là ne voyaient en lui qu'un provocateur, furent surpris de découvrir une douceur qu'ils ne lui

soupçonnaient pas. Certains parlèrent d'un virage inattendu, d'autres d'une preuve qu'il était capable de tout écrire.

Les ventes dépassèrent celles de *Miroir* sans atteindre la folie de *Peigne-cul*, elles confirmèrent pourtant que le public le suivrait là où il déciderait d'aller.

Pour la première fois depuis la signature de son contrat, Andros cessa de se demander ce que les lecteurs attendaient de lui. Il écrivit exactement ce qu'il avait dans le cœur. Et cela sembla suffire.

Anémone lut la nouvelle d'une traite. Lorsqu'elle releva les yeux, elle ne fit aucun commentaire. Elle s'approcha simplement de lui, posa sa main contre sa joue et murmura :

— Tu sais que c'est nous ?

Andros sourit.

— Non.

Mais lui aussi venait de comprendre. Depuis le début, écrire revenait à dessiner les paysages alentours, les questions existentielles qui l'animaient profondément prenaient forme sur le papier en lieu et place d'une psychanalyse, quasiment.

L'euphorie dura quelques semaines.

Puis Andros voulut retrouver l'état de grâce qui avait donné naissance à *Étreinte*. Il s'installa devant sa machine avec l'espoir secret d'écrire une nouvelle aussi lumineuse. Il croyait avoir trouvé une recette. Il ne produisit qu'une pâle copie d'*Étreinte*, privée de sa grâce.

La cinquième nouvelle parlait des bienfaits de l'union entre un homme et une femme ; il l'avait intitulé *Ensemble*. Les dialogues sonnaient juste, les personnages étaient attachants, l'histoire se terminait bien. Personne n'y crut.

Les lecteurs ne retrouvèrent ni la folie de *Zob*, ni l'ironie de *Peigne-cul*, ni la mélancolie de *Miroir*, ni le romantisme sincère d'*Étreinte*.

Ils y virent un texte tiède. Les ventes ne décolèrent pas. Pour la première fois depuis le début de l'aventure, Andros comprit qu'on pouvait reproduire un style mais pas un élan.

Quelques jours plus tard, la télévision le sollicita de nouveau pour une interview. Cette fois, il accepta. Anémone l'accompagna jusqu'aux studios.

— Sois toi-même, lui souffla-t-elle avant qu'il n'entre sur le plateau.

Il répondit aux questions avec simplicité. Il parla de son travail sans prétention, de ses doutes sans fausse modestie, de ses personnages comme d'anciens voisins qu'il aurait simplement observés vivre. Le public découvrit un homme infiniment plus paisible que les textes qu'il écrivait.

On s'attendait à un provocateur. On trouva quelqu'un de presque timide. L'interview fit davantage parler que la cinquième nouvelle. Le mois suivant, les ventes repartirent à la hausse. Son visage était devenu plus célèbre que ses livres. Un magazine People consacra plusieurs pages à son quotidien. On y voyait son bureau, sa bibliothèque, la fenêtre devant laquelle il écrivait et, dans la cuisine, Anémone en train de préparer le dîner.

Sous la photographie, une légende précisait :

« La femme de l'écrivain excelle en cuisine chinoise. »

Andros relut la phrase trois fois. Ce n'était pas la photo qui le mettait en colère. C'était la légende. Elle réduisait Anémone à un accessoire de sa propre vie.

Il téléphona immédiatement à sa rédaction. La conversation dura moins de deux minutes. Il annonça simplement :

— Je n'écrirai pas la prochaine.

Le silence qui suivit fut plus violent que toutes les insultes. On lui rappela simplement qu'il en restait cinq à produire.

Andros n'avait pas le choix. Mais, pour la première fois depuis qu'il écrivait, il ne chercha plus un sujet. Il chercha une revanche.

Or le lendemain, il se trouve qu'une entrevue avait été programmé par Hector, son rédacteur en chef.

Il fit glisser sur son bureau les chiffres des ventes vers Andros.

— Tu vois la courbe ?

Andros acquiesça.

— *Étreinte* n'avait pas trop mal marché, même si elle était loin des chiffres des trois premières, mais pour *Ensemble*, c'est une vraie dégringolade, tu vois...

— Ça arrive...

— Ça enseigne surtout !

— Ça ne veut pas dire qu'elle est mauvaise, ce n'est pas loin d'être ma préférée.

Hector se leva, contourna son bureau et posa une main sur son épaule.

— Les gens ne viennent pas te chercher pour qu'on leur raconte ce qu'ils vivent tous les jours. Ils viennent parce que tu oses écrire ce qu'ils n'osent pas penser.

Andros ne répondit rien.

— Tu sais ce qui a fait le succès de *Zob* ?

— Le scandale.

— Non. Le courage.

Il marqua une pause.

— Tu as cessé d'être fallacieux.

— J'ai surtout essayé d'être sincère.

Le rédacteur en chef sourit.

— Les lecteurs s'en moquent. Ce qu'ils veulent, c'est que tu les surprennes, que tu fasses en sorte que leurs sourcils s'élèvent à dix centimètres au-dessus de leurs yeux !

Il repointa du doigt la courbe de vente de *Zob* et *Peigne-cul*.

— Fais-les marrer, choque-les, dérange-les, déstabilise tes lecteurs mais surtout ne les rassure jamais. Ils ne s'attendaient pas à ce que tu pondes des nouvelles romantiques, une, ça va, ça surprend, la seconde, c'est la débandade, oublie cette piste !

Andros leva instinctivement les sourcils. Exactement de dix centimètres.

Il venait de comprendre qu'Hector lui demandait moins d'écrire que d'endosser un personnage, celui de l'écrivain provocateur, celui qu'on invite sur les plateaux télé parce qu'il va faire scandale, brûlera un billet de banque devant les caméras ou insultera le premier ministre avec suffisamment de vulgarité pour faire le tour des journaux télévisés et de la presse papier.

En quittant le bureau, il sut enfin quelle direction allait prendre sa revanche.

Sa sixième nouvelle met en scène un présentateur du vingt-heures. Chaque soir, il annonce les guerres, les famines et les catastrophes avec une gravité irréprochable, et les résultats sportifs avec un enthousiasme chauvin apprécié des téléspectateurs. Pourtant, le lendemain, une certaine presse ne retient qu'une seule chose : la couleur de sa cravate, ses déplacements en scooter d'un arrondissement à l'autre, le restaurant où il a déjeuné et avec qui il a partagé son repas, notamment lorsqu'il montre des signes de complicité avec la présentatrice météo.

Las de voir son intimité disséquée par des inconnus, il décide un soir de révéler lui-même son homosexualité au grand public. Il pense alors reprendre le contrôle de son histoire. Il obtient exactement l'inverse. Les photographes s'installent devant chez lui. Les magazines publient des clichés volés de son compagnon faisant ses courses, promenant le chien ou descendant les poubelles. On calcule le prix de leurs vacances, on spéculer sur leurs disputes, on invente des infidélités et des réconciliations. Leur appartement est décrit avec plus de précision que les conflits internationaux qu'il présente chaque soir au journal télévisé.

Son compagnon le quitte.

Le présentateur s'enfonce alors dans une dépression silencieuse. À l'antenne, son regard se vide peu à peu. Les téléspectateurs remarquent ses hésitations, ses oublis, ses absences. Le journal télévisé perd progressivement de l'audience. Les émissions consacrées à sa vie privée, elles, battent tous les records.

Un soir, au détour d'une interview, il lâche cette phrase sans même préparer sa réponse :

— Je passe mes journées à raconter le monde pendant que le monde s'obstine à raconter ma vie.

Cette phrase fait la une de tous les journaux du lendemain.

Personne ne parle de la guerre en Irak qu'il a annoncée cinq minutes plus tôt.

Le présentateur finit par s'exiler en Amérique du Sud, les journaux racontent qu'il se serait fait opérer pour changer de visage. Toujours est-il qu'il disparaît totalement de la circulation.

Andros croyait avoir écrit une satire de la presse à scandale. Les lecteurs y virent un portrait lucide, ils ne purent s'empêcher de chercher quel présentateur avait servi de modèle au personnage. *À la une* refit grimper la courbe de vente au-dessus de Zob, Hector lui fit livrer une caisse de bouteilles de Champagne. Il savait qu'Anémone appréciait les fines bulles...

Le succès d'*À la une* leur offrit un luxe auquel ni l'un ni l'autre n'avaient jamais osé rêver.

Anémone posa une carte de l'Italie sur la table du salon.

— On part où ?

Andros promena son doigt au hasard et s'arrêta sur la Toscane.

— Ok, on commence par-là, mais on fait le grand tour !

Ils louèrent une Ferrari décapotable pour deux semaines. Andros passa une heure entière à chercher le moindre défaut de carrosserie avant de comprendre qu'il n'y en avait aucun.

Ils réservèrent les plus belles chambres qu'ils trouvèrent, non par snobisme mais parce qu'ils en avaient enfin les moyens. Pour la première fois de leur vie, ils ne regardèrent pas les prix. Ils regardèrent les photos.

À Florence, ils s'endormirent sous les plafonds peints d'un ancien palais où l'on servait le petit déjeuner dans une salle qui ressemblait à un musée. Anémone s'amusait à compter les anges sur les fresques pendant qu'Andros découvrait qu'un simple café pouvait avoir le goût du chocolat et des noisettes grillées.

À Sienne, Ils traversèrent les collines couvertes de cyprès dans un silence de velours, le moteur semblait glisser sur l'asphalte plus qu'il ne le mordait.

Ils apprirent qu'il existait des repas capables de durer quatre heures sans qu'on voie le temps passer. Ils commandaient tout. Les antipasti, les pâtes fraîches, les risottos aux truffes, les poissons entiers recouverts de sel que les serveurs ouvraient devant eux comme des cadeaux, les glaces à la pistache dont Anémone prétendait qu'elles n'avaient plus rien à voir avec celles de France, les tiramisus servis dans des verres de cristal, les vins dont ils oubliaient le nom avant même d'avoir terminé la bouteille.

Un soir, près de Naples, ils dépensèrent en une seule soirée ce qu'Andros gagnait autrefois en un mois.

Ils sortirent du restaurant morts de rire.

— Tu te rends compte ?

— Trop pas...

Ils continuèrent à marcher jusqu'à la mer. Le vent apportait une odeur de sel et de citronniers. Des couples dansaient sur le quai sur de la musique baroque. Anémone retira ses chaussures et entra dans l'eau tout habillée. Andros la suivit quelques secondes plus tard.

Le lendemain, ils firent demi-tour uniquement parce qu'un vieil habitant leur avait parlé d'une boulangerie perdue dans un village où l'on préparait, disait-il, les meilleurs cannellonis de toute la Sicile.

Ils s'y rendirent. Le vieil homme avait raison.

Ils achetèrent des bouteilles d'huile d'olive, des caisses de vin, des couteaux fabriqués à la main, des nappes brodées, des savons au citron, des livres qu'ils ne savaient pas lire et même une immense amphore, mais comme tout ça ne risquait pas d'entrer dans le coffre de la Ferrari, ils payèrent des suppléments indécents pour se faire livrer une partie dans leur appartement parisien et l'autre partie dans leur nouvelle maison de Campagne près de Bourges.

Pendant ces deux semaines, Andros n'écrivit pas une ligne. Il regardait Anémone rire pour un rien, choisir un fromage comme si sa vie en dépendait, négocier trois euros avec un antiquaire avant de lui laisser cinquante de pourboire, s'endormir dans les trains la tête sur son épaule. Il avait enfin l'impression que le monde leur rendait quelque chose.

Le dernier soir, sur une terrasse dominant la Méditerranée, Anémone leva son verre.

— Si on restait ici ?

Andros contempla longtemps les lumières des bateaux.

— On finirait par s'y habituer.

Ils rentrèrent.

Andros savait qu'Hector devait commencer à s'impatienter. Depuis le succès de *Zob*, la revue ne vivait plus tout à fait de ses abonnés mais de lui. Chaque nouvelle provoquait une hausse spectaculaire des ventes, attirait de nouveaux annonceurs et faisait grimper les recettes publicitaires. Les kiosquiers réclamaient des retirages, les imprimeurs travaillaient la nuit et les concurrents tentaient en vain de débaucher sa poule aux œufs d'or. Hector n'attendait plus seulement un texte : il attendait que sa principale source de revenus continue à produire.

Andros profita qu'Anémone pique une somme après cette épuisante aventure en Italie, pour se faire un café serré et s'asseoir devant sa machine à écrire qui prit la forme d'une chaise électrique. Il choisit de raconter l'histoire à la première personne. Son narrateur n'était autre qu'un condamné attendant son tour dans le couloir de la mort. Les gardiens avaient déjà vérifié les sangles. Il entend, derrière le mur, les techniciens tester le bon fonctionnement des générateurs. Il sait qu'il lui reste moins d'une heure à vivre.

Il ne plaide pas son innocence. Il essaye seulement de comprendre. Enfant, il avait été d'une douceur maladive. Grand, maigre, les bras trop longs, les épaules tombantes, il courait comme un héron blessé. Les autres l'avaient surnommé « l'asperge ». Dans la cour de récréation, on lui cachait son cartable. En classe, on imitait sa démarche. Même certains professeurs participaient au jeu sans toujours mesurer la portée de leurs plaisanteries.

Sa mère, épuisée par une fratrie trop nombreuse, l'avait très tôt désigné comme celui qui poserait toujours problème. Il avait grandi avec la sensation d'être l'enfant en trop. Celui qu'on nourrit parce qu'on ne peut pas faire autrement. Celui dont on détourne le regard pour ne pas avoir à répondre à sa détresse.

La plupart des enfants survivent à ce genre de blessures. Certains en font même une force. Lui possédait une architecture intérieure différente. Une fragilité que personne ne voyait. Chaque humiliation ne glissait pas sur lui : elle s'enfonçait. Il ne se pardonnait rien. Il empilait la culpabilité comme d'autres empilent des Lego pour construire l'empire State Building.

Le premier coup de tomahawk ne fut pas celui qu'il porta sur sa première victime. Ce fut celui qu'il reçut dans la cour de récréation. Puis un autre. Puis mille autres.

Son premier meurtre arrive des années plus tard. Une professeure d'éducation physique s'était amusée de sa façon de courir devant toute la classe. Les élèves avaient ri comme on rit toujours lorsqu'un adulte montre l'exemple. Ce soir-là, il attend qu'elle quitte le gymnase et la suit jusqu'au parking.

Les victimes suivantes n'ont qu'un seul point commun : elles lui rappellent quelqu'un. Une sœur qui l'avait humilié. Un camarade qui l'avait frappé. Une inconnue dont le sourire ressemblait à celui de sa mère. Il ne tuait jamais une personne entière. Il massacrait un souvenir qui avait pris corps devant lui.

Le tomahawk n'était qu'un outil. Le véritable meurtrier était cette collection de cicatrices qu'il transportait depuis l'enfance.

Andros ne prétendait pas dans sa nouvelle qu'il intitula très logiquement *Tomahawk* expliquer le mal. Encore moins l'excuser. Des milliers d'enfants traversent des enfances semblables sans jamais lever la main sur quiconque. Son personnage portait en lui une faille supplémentaire, une mécanique

psychique que rien n'était venu réparer et que chaque violence avait dérégulée un peu plus.

Dans les dernières lignes, lorsque les gardiens viennent le chercher, il ne demande ni pardon ni grâce. Il demande seulement combien de téléspectateurs regardent son exécution. On lui répond que plusieurs centaines de millions de personnes devraient y assister. Il verse une larme en souriant, Andros conclut par la phrase suivante : « Toute ma vie, je n'aurais jamais été qu'un monstre ».

Anémone lut *Tomahawk* d'une seule traite à voix haute. Elle aimait tester les écrits de son homme en les lui faisant entendre qu'il n'avait rien à corriger.

Lorsqu'elle referma le manuscrit, elle resta longtemps silencieuse.

— C'est ta plus belle.

Andros leva les yeux, surpris.

— Tu trouves ?

Elle hochait simplement la tête.

— Parce que tu ne demandes jamais qu'on lui pardonne. Tu demandes seulement qu'on regarde où il est tombé.

La nouvelle parut quelques jours plus tard in extremis. Les avis furent mitigés.

Les ventes restèrent honorables sans atteindre les sommets de la précédente, mais le courrier des lecteurs prit une tournure inédite. Certains dénonçaient un texte dangereux qui cherchait à humaniser l'inhumain. D'autres remerciaient Andros d'avoir rappelé qu'un monstre naissait rarement dans un berceau sans histoire. Certains, mais ils étaient rares, parlèrent de son œuvre la plus mature. Les autres s'inquiétèrent ouvertement de son état psychologique. À force d'écrire des personnages dérangeants, n'était-il pas en train de leur ressembler ou de faire une dépression ?

Les journaux publièrent des portraits de plus en plus sombres de l'écrivain. On utilisa des photographies où il regardait par la fenêtre sans sourire. On recadra son visage pour accentuer les ombres sous ses yeux. Un hebdomadaire se demanda même en couverture : « *Andros déteste-t-il l'humanité ?* »

Il répondit par le silence. À la une servait maintenant de rempart contre la presse qu'elle dénonçait.

Anémone, elle aussi, se fichait de ce type de rumeurs, elle était occupée à classer les photos d'Italie, elle en sélectionna une où ils riaient tous les deux sous un soleil éclatant pour l'agrandir et la mettre sous verre dans un cadre de 90x120 cm dans leur salon parisien.

Quiconque entra chez eux pouvait constater que l'homme que l'on disait dépressif passait ses soirées à cuisiner des pâtes fraîches en chantant faux et à déboucher des bouteilles de champagne pour le simple plaisir d'entendre Anémone rire aux éclats. Les plus fins observateurs parmi leurs amis comprenaient alors qu'un auteur et sa femme pouvaient être parfaitement heureux au moment même où il publiait les pages les plus noires de sa carrière. Beaucoup de lecteurs, en revanche, avaient toujours besoin de croire que celui qui écrit colle forcément à ce qu'il écrit.

Andros ne s'en formalisa pas. Après tout, les lecteurs avaient toujours été plus imaginatifs que lui lorsqu'il s'agissait d'expliquer ses textes. Ils lui prêtaient des intentions qu'il n'avait jamais eues, des traumatismes qu'il n'avait jamais vécus et des opinions qu'il n'avait jamais défendues. Cette étrange faculté à repeindre les œuvres avec les couleurs de leur propre existence lui donna l'idée de sa huitième nouvelle : *Vernissage*.

Elle met en scène un peintre qui ne supporte pas d'entendre les gens commenter ses tableaux. Non pas parce qu'il craint la foule ou les critiques, mais parce qu'il sait, avant même que les visiteurs n'ouvrent la bouche, que ses tableaux ne lui appartiennent déjà plus.

Sa hantise est telle qu'il éprouve le besoin de se déguiser afin de se rendre méconnaissable à ses vernissages. Fausses moustaches et perruques sont ses accessoires de prédilection. Il lui arrive même de changer sa démarche ou sa voix, pour s'assurer que personne ne puisse le reconnaître. Sa garde-robe finit par ressembler à celle d'un acteur de théâtre et il développe un vrai talent pour la comédie. De cette façon, il accepte d'entendre ce que les gens pensent de ses œuvres à condition qu'ils ne s'adressent pas directement à lui. Il rêve de rencontrer quelqu'un qui comprendra enfin son œuvre et scrute donc tous les commentaires avec attention. Là où il a dépeint un deuil malheureux de l'enfance, un jeune étudiant voit une dénonciation de la mondialisation. Une

galeriste parle d'un hommage évident à Kandinsky. Personne n'imagine que ce tableau a été peint le lendemain de la mort de son chat.

Il rentre chez lui avec l'impression qu'on apprécie ses peintures sans les comprendre. Il en vend pourtant de plus en plus au fil des expositions, et sa renommée ne cesse de croître.

Il en vient à penser que le talent n'est peut-être qu'un immense malentendu. Il tente alors de guider le regard. À côté de chaque toile, il fait imprimer un court texte expliquant les circonstances de sa création. Mais plus il donne d'explications, plus elles semblent nourrir de nouvelles interprétations.

Il essaie alors l'expérience inverse. Pour son exposition suivante, il ne donne aucun titre à ses tableaux et tous les cartels restent désespérément blancs. Les visiteurs passent encore plus de temps devant les œuvres comme si le vide nourrissait davantage leur imagination. Certains affirment que ce refus de nommer les choses est un manifeste contre le langage. D'autres y voient une critique du marché de l'art ou une réflexion sur le vide existentiel. Un professeur d'université consacre même une conférence entière à cette absence de titres, persuadé qu'elle constitue le véritable sujet de l'exposition.

Il décide alors de peindre son œuvre la plus personnelle.

Pendant six mois, il travaille sans relâche sur un immense autoportrait. Il y fait entrer toutes ses blessures, tous ses souvenirs, ses peurs d'enfant, son premier amour, les rides qui commencent à creuser son visage, jusqu'à cette cicatrice minuscule sous son menton qu'il est seul à remarquer dans le miroir.

Le soir du vernissage, il se mêle une nouvelle fois aux invités.

Une femme reste plusieurs minutes devant la toile.

Puis elle déclare avec assurance :

— C'est magnifique... On dirait les falaises d'Étretat.

Son mari acquiesce.

Un critique explique qu'il s'agit évidemment d'une réflexion sur l'effacement progressif des littoraux sous l'effet de l'érosion.

Le peintre sent ses jambes se dérober. Il prend le micro installé près du buffet.

— Ce n'est pas un paysage.

Tous les badauds se tournent vers lui.

— C'est mon autoportrait.

Un silence s'ensuit puis quelqu'un dans la foule éclate de rire. On croit à une performance. Le lendemain, tous les journaux saluent l'audace d'un artiste capable de brouiller à ce point les frontières entre l'homme et son œuvre.

Personne ne prend au sérieux la seule phrase vraie qu'il a prononcée de toute la soirée. Il continue pourtant à peindre. Non plus pour être compris. Mais parce qu'il a fini par accepter que chaque tableau appartienne moins à celui qui l'a créé qu'à celui qui le regarde.

Un soir pourtant, alors qu'il s'apprête à quitter discrètement l'un de ses vernissages, une voix le retient.

Une jeune femme, plantée devant sa dernière création parle à ses amis sans savoir que le peintre se trouve derrière elle.

— Tu vois, dans ce regard, on peut lire que c'est quelqu'un qui passe sa vie à essayer de convaincre les autres qu'il existe.

Le peintre s'immobilise.

Elle poursuit :

— Regarde la lumière. Elle ne vient pas de l'extérieur. Elle cherche à sortir de lui. Et cette cicatrice sous le menton... il ne l'a pas mise pour qu'on la remarque. Il l'a mise parce qu'il ne peut pas l'oublier et qu'elle raconte sûrement quelque chose de très personnel survenue dans son enfance.

Le peintre sent ses mains trembler. Pour la première fois depuis des années, quelqu'un regarde le tableau avec ses propres yeux.

Andros prend le temps de décrire la surprise du peintre en laissant planer un léger doute. Le lecteur peut se demander si cette femme le comprend réellement ou si elle produit simplement une interprétation extraordinairement

proche de la sienne. Mais à mesure qu'elle parle, il lui semble reconnaître dans chacun de ses mots les intentions qu'il croyait avoir cachées sous ses peintures. Cette situation se confirme devant chacune de ses œuvres. Toutes ces remarques sont justes et totalement raccord avec la vérité du peintre. Il attend qu'elle quitte le vernissage et la suit jusqu'au trottoir. Perruque et moustache en mains, il ose l'interpeller.

— Excusez-moi...

La jeune femme le dévisage quelques secondes puis elle sourit.

Il reste interdit.

Andros prend alors le temps de raconter cette hésitation imperceptible où deux inconnus décident, sans encore le savoir, de modifier le cours de leur existence. Il ne décrit ni coup de foudre ni évidence spectaculaire. Il préfère ces minuscules instants où une conversation aurait tout aussi bien pu ne jamais commencer. Il se souvient peut-être inconsciemment de la façon dont Anémone était entrée dans sa propre vie, avec cette même simplicité qui passe d'abord inaperçue avant de devenir, des années plus tard, le souvenir le plus précieux de toute une existence.

Quelques mots sont échangés. Une plaisanterie fait tomber le reste de la distance qui les sépare. Ils quittent ensemble le trottoir sans avoir décidé où aller puis ils passent la soirée à marcher dans les rues sans parler de peinture. Ils évoquent leurs enfances, leurs maladroites, les livres qui les ont fait pleurer, les villes où ils rêvent de vivre et les chats qu'ils ont enterrés trop tôt.

Le peintre continue d'exposer, mais quelque chose change. Le soir des vernissages, il abandonne ses tenues camouflages. Il traverse désormais les salles à visage découvert et accueille les compliments.

Les visiteurs continuent à commenter les tableaux et leurs interprétations demeurent aussi extravagantes qu'autrefois. Seulement, il n'éprouve plus le besoin de les écouter. Sa femme s'occupe de tout. Elle accueille les invités, répond aux journalistes, présente les œuvres et guide les collectionneurs. Lorsqu'on lui demande ce que le peintre a voulu dire, elle répond invariablement : Vous devriez plutôt vous demander ce que ces tableaux racontent de vous.

Le peintre, lui, reste souvent près du buffet à remplir les coupes de champagne ou à débarrasser les assiettes vides...

La réception de *Vernissage* fut tout aussi surprenante que la nouvelle elle-même. Le grand public l'accueillit avec bienveillance. Beaucoup lui écrivirent pour lui dire qu'ils avaient enfin compris pourquoi ils n'avaient jamais compris un tableau. D'autres pensaient reconnaître un hommage déguisé à tel ou tel peintre célèbre... Le monde de l'art, en revanche, entra dans une colère froide. Des critiques dénoncèrent un texte simpliste qui réduisait la création à une affaire de malentendus. Des galeristes y virent une attaque contre leur métier. Plusieurs revues spécialisées publièrent des tribunes expliquant que l'auteur n'avait manifestement rien compris à l'Art avec un grand A.

On cessa de l'inviter aux vernissages. Andros accueillit cette mise à l'écart avec une sérénité presque amusée. Il trouva même assez cocasse que ceux qui prétendaient défendre la liberté d'interprétation refusent qu'on interprète leur propre milieu.

Andros croyait avoir écrit une nouvelle sur la solitude de l'artiste face aux commentaires farfelus sur son travail, mais la plupart y avaient lu une critique du marché de l'art.

Vernissage avait reproduit exactement ce qu'elle dénonce : ses lecteurs interprétaient, projetaient, débattaient, attribuaient des intentions, disséquaient les symboles et cherchaient des modèles réels sans réaliser qu'ils étaient devenus les personnages mêmes qu'ils venaient de lire.

Pour la première fois depuis longtemps, il ne cherche pas à corriger le malentendu. Il le contemple avec une curiosité presque scientifique. Et si l'être humain ne regardait jamais le monde tel qu'il est, mais uniquement à travers le miroir de ses propres obsessions ? Et si chacun passait son existence à parler de lui-même en croyant parler des autres ?

Cette idée ne le quitte plus. Le soir même, alors qu'Anémone dort déjà, il reste seul dans le salon à fixer la photographie agrandie de leur voyage en Italie. Puis il se lève, prépare un café et glisse une feuille blanche dans sa machine à écrire.

Il resta longtemps devant la feuille blanche. L'idée était déjà là. Les mots ne tarderaient pas à s'ordonner selon ces lois mystérieuses qui échappent même à ceux qui écrivent.

Cette ironie prêtait à sourire si bien qu'Andros s'en inspira immédiatement pour sa neuvième nouvelle : *Fan*.

Elle raconte l'histoire d'un homme qui suit Andros depuis *Zob*. À chaque nouvelle parution de l'auteur, son admiration grandit, et contre toute attente, ce lecteur devient peu à peu le personnage central du récit. Son entourage, lui, ne comprends rien à cette fascination.

Sa mère considère *Zob* comme une obsession de collégien attardé qui aurait dû consulter un psychologue plutôt qu'un éditeur. Son frère estime que *Peigne-cul* est une escroquerie scatologique montée de toutes pièces pour faire parler de son auteur. Sa compagne trouve *Miroir* interminable et prétentieux, persuadée que personne n'a jamais changé de vie parce qu'un miroir lui avait renvoyé un mauvais reflet. Son meilleur ami voit dans *Étreinte* un téléfilm sentimental déguisé en littérature pour intello. Son beau-père qualifie *Ensemble* de « soupe tiède pour lecteurs en manque de tendresse ». Ses collègues jugent *À la une* aussi subtil qu'un éditorial écrit au marteau-piqueur, un plaidoyer qui produit ce qu'il dénonce. Son voisin refusait de terminer *Tomahawk*, persuadé que son auteur cherchait à réhabiliter les assassins. Quant à *Vernissage*, il devient dans les cercles artistiques la preuve définitive que son auteur n'a jamais mis les pieds dans un musée autrement qu'en touriste et qu'Andros confondait littérature et la philosophie de comptoir.

Le plus drôle est que le fan ne répond presque jamais.

Quand on lui demande ce qu'il trouve à ces textes, il hausse simplement les épaules.

— J'ai l'impression qu'ils parlent de moi.

Tout le monde éclate de rire.

Personne ne remarque que les autres viennent de passer une heure entière à expliquer pourquoi ces nouvelles ne parlent que d'eux.

C'est précisément cette contradiction qui fascine Andros.

À mesure qu'il écrit *Fan*, il découvre que ses personnages ne sont peut-être que des prétextes. Depuis le début, ce ne sont ni Zob, ni Peigne-cul, ni Tomahawk qui importent réellement. Le véritable sujet de chacune de ses nouvelles est toujours celui qui est en train de la lire.

Le fan, lui, continuait pourtant à acheter chaque nouvelle le jour de sa sortie, et il parvenait à s'identifier aux narrateurs dans chacune d'entre elles. Ce qui expliquait précisément pourquoi il les aimait autant.

Le succès de *Fan* ne fut pas celui qu'Andros espérait.

Pour la première fois depuis *Ensemble*, les chiffres s'effondrèrent sans ambiguïté. Le grand public ne comprit pas cette histoire qui parlait d'un lecteur fasciné par un écrivain dont tout le monde disait le plus grand mal. Les critiques y virent une œuvre narcissique, un exercice d'autocélébration déguisé, certains allant jusqu'à écrire qu'Andros n'avait plus assez d'imagination pour inventer autre chose que lui-même.

Hector demanda à le voir.

Il l'accueillit dans son bureau sans même lui proposer de s'asseoir et fit glisser vers lui les derniers relevés de ventes.

— Tu vois où on en est ?

Andros hocha la tête.

— Tu es devenu ton propre sujet.

— Peut-être que je l'ai toujours été.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète. Ce qui m'inquiète, c'est que tu as oublié le lecteur.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— Au début, tu écrivais comme un inconnu qui n'avait rien à perdre. Aujourd'hui, tu écris comme quelqu'un qui sait qu'on va le lire.

Andros ne répondit rien.

— Ta dixième nouvelle, écris-la comme si c'était la première. Oublie les interviews, oublie les ventes, oublie les journaux, oublie même ton nom. Redeviens le type qui avait écrit *Zob* sans imaginer une seule seconde que des milliers de personnes en parleraient.

Il posa une main sur le manuscrit de *Fan*.

— Retrouve cette fraîcheur. Arrête de parler de toi. Recommence à parler des autres.

En quittant les bureaux, Andros comprit qu'Hector venait de lui demander exactement l'inverse de ce qu'il était devenu incapable de faire. Durant ses deux dernières années, il avait cru parler des autres avant de découvrir qu'il ne parlait jamais que de lui.

Il rentra chez lui sans ouvrir son courrier.

Anémone le trouva tard dans la nuit devant sa machine à écrire.

— Tu as trouvé ton sujet ?

Il acquiesça.

— Oui.

— De quoi ça parle ?

Il resta silencieux quelques secondes.

Puis répondit simplement :

— D'un chanteur qui n'a plus envie de chanter.

La dixième nouvelle s'intitulait *Dernier rappel*.

Elle racontait l'histoire d'une légende mondiale du rock qui remplissait encore les stades sans éprouver la moindre joie à monter sur scène. Chaque soir, les projecteurs s'allumaient, les premières notes déclenchaient des hurlements, des dizaines de milliers de bras se levaient à l'unisson et scandaient son nom et pourtant, au milieu de cette marée humaine, le chanteur se sentait de plus en plus seul.

On le croyait épuisé par les tournées. Il était fatigué d'autre chose. Depuis bientôt cinquante ans, il chantait les mêmes refrains. Les foules ne venaient plus écouter ses chansons ; elles venaient retrouver le souvenir qu'elles avaient d'elles-mêmes lorsqu'elles les avaient entendues pour la première fois.

Il avait cessé d'être un artiste. Il était devenu une machine à fabriquer de la nostalgie. À la fin de chaque concert, il observait les spectateurs quitter le stade avec des larmes dans les yeux et se demandait si quelqu'un avait seulement remarqué qu'il avait changé trois phrases dans les paroles depuis quinze ans.

Alors il prenait une décision étrange. Chaque soir, il modifiait un peu plus ses propres chansons. Il remplaçait un couplet, supprimait un refrain, Inventait une mélodie. Le public continuait pourtant à chanter les anciennes versions sans même entendre ce qui se passait sur scène.

Un soir, il se tut complètement. Les quatre-vingt mille personnes présentes achevèrent le morceau à sa place. Le chanteur comprit alors qu'il pouvait disparaître sans que personne ne s'en aperçoive.

Le lendemain, il annonça sa retraite. Les journaux parlèrent de burn-out, de dépression, de problèmes de santé ou de désaccords financiers avec sa maison de disque.

Lui savait seulement qu'il avait passé sa vie à répéter les mêmes chansons pour des gens qui n'écoutaient plus que leurs propres souvenirs.

Andros croyait avoir écrit les adieux d'un écrivain. Les lecteurs y lurent l'histoire d'un chanteur épuisé. Le succès fut immédiat.

Hector sabla le champagne dans les locaux de la revue avec un tel enthousiasme que les secrétaires finirent par laisser des flûtes propres en permanence sur le coin de leurs bureaux. Au bout de deux semaines, on ne savait plus très bien si l'on venait travailler ou célébrer une victoire. Un stagiaire eut même pour seule mission de maintenir les bouteilles au frais. Lorsque le dernier bouchon sauta enfin, un mois plus tard, la rédaction sentait davantage les grandes cuvées que l'encre fraîche.

Contre toute attente, *Dernier rappel* dépassa les ventes de *Zob*, de *Peigne-cul* et même de *À la une*. Les journaux saluèrent enfin la maturité d'un auteur

qu'ils avaient si longtemps pris pour un provocateur. Les critiques qui le jugeaient autrefois vulgaire découvrirent soudain une profondeur qu'ils prétendirent avoir pressentie dès ses débuts. On republia d'anciens articles en oubliant soigneusement les plus assassins.

Les ventes de l'intégrale explosèrent. Les maisons d'édition étrangères se disputèrent les droits de traduction. On parla d'adaptations au cinéma, au théâtre, en série télévisée.

Les universités organisèrent des colloques. Des philosophes écrivirent sur le thème de la nostalgie collective. Des musicologues expliquèrent que cette nouvelle était moins une histoire sur le rock qu'une méditation sur le vieillissement de David Bowie, Mick Jagger, Robert Smith et, plus largement, de tous ces chanteurs qui avaient eu le mauvais goût de ne pas mourir à vingt-sept ans. D'autres y virent une réflexion sur l'impossibilité de survivre à son propre mythe ou sur la manière dont le public condamne les artistes à rejouer éternellement leur jeunesse.

Le jury du prix Goncourt de la nouvelle lui décerna sa plus haute distinction à l'unanimité. Les discours se succédèrent. On parla d'un écrivain arrivé à pleine maturité, d'une œuvre enfin débarrassée de ses provocations de jeunesse, d'un artiste ayant trouvé sa véritable voix.

Les fans de la première heure, eux, en revanche, pleuraient en refermant le texte. Ils comprenaient qu'Andros venait de leur dire adieu.

Anémone installée sur le canapé leva les yeux vers lui en écoutant le journaliste du JT de 20 heures déclamer « Andros est enfin devenu un grand écrivain ».

— Ils ont enfin compris ?

— Non.

Andros coupa la télévision.

— Ils viennent seulement de trouver une nouvelle manière de parler d'eux-mêmes.

Leur téléphone n'en finissait plus de sonner. Aucun des deux ne décrocha.

SOMMAIRE

Sandwich maison	3
Scrash	6
Projection	19
Diabolo	31
La cabane aux loirs	45
Un petit boulot	57
La rivière	69
Beurk	82
Mygales	93
Dernier rappel	106